

L'EFFRAIE

La revue du CORA - Rhône
n° 16 - 2005



Centre Ornithologique Rhône-Alpes Section Rhône

M.R.E. 32 rue Sainte-Hélène 69002 LYON

Tél. : 04 72 77 19 85 FAX. : 04 72 77 19 86

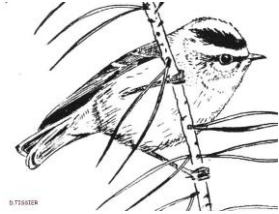
cora69@wanadoo.fr



CORA-Rhône

ISSN 0982-5878

Editorial



Les vacances sont le temps du repos et peut-être aussi celui de la réflexion. J'ai profité du mois d'août pour relire un bouquin, paru en 1994 chez Grasset et annoncé dans la presse d'alors comme "le livre le plus intelligent de l'année", de Marceau FELDEN, prof de physique à l'Université PARIS XI et à SUPELEC : « Et si l'homme était seul dans l'univers... ? ».

Cet ouvrage, quoiqu'un peu ardu (il faut relire deux fois certains paragraphes !) nous raconte une histoire prodigieuse, celle de l'univers, depuis sa naissance jusqu'à l'aboutissement énigmatique qu'est l'intelligence humaine ; histoire de l'univers dans sa version scientifique (épurée des mythologies et légendes), fruit des découvertes récentes en matière d'astronomie, de biologie, de physique, de chimie et de biochimie.

L'auteur discute sur l'origine de l'univers et la théorie du Big-Bang, puis sur la création de la vie et la formation des macromolécules organiques et de l'ADN permettant l'avènement des premières cellules vivantes reproductrices. La théorie de l'évolution basée sur le hasard physique et la sélection naturelle mène ensuite jusqu'à l'homme et l'intelligence... en quelques milliards d'années.

Si la vie extraterrestre est hautement probable, l'intelligence (au sens de NOTRE intelligence) extraterrestre lui semble au contraire très improbable, au vu des multiples conditions nécessaires à son apparition. Il fait ainsi l'hypothèse d'une « ecpédèse », mutation brusque de l'homme parvenu à un certain seuil de développement, qui lui aurait permis d'accéder « d'un coup » à ce niveau d'évolution supérieur qu'est celui de *Homo sapiens*.

Réflexions inutiles ?... Préoccupations dépassées ?... L'individu est pris dans le tourbillon des soucis quotidiens ; le monde, pris dans sa logique économique suicidaire, s'enferme dans l'impasse des problèmes de démographie, de pollution, de guerre...

L'un comme l'autre ne cherchent-ils plus les réponses aux grandes questions posées depuis le commencement du raisonnement intelligent : comment la vie est apparue sur terre ? Dieu existe-t-il ? Y a-t-il une vie dans d'autres systèmes stellaires ?... ou d'autres encore...

Connaître les réponses, mêmes partielles ou négatives, permet pourtant de mieux trouver un équilibre, une certaine sérénité, pour chacun d'entre nous en tant qu'individu. Et, à l'échelle de la planète, cela aiderait sans doute à fixer les objectifs et idéaux qui lui font défaut...

Si nous, un peu (ou beaucoup) naturalistes, à l'écoute de la nature vivante, sommes peut-être un peu plus près des vraies réponses, nous sommes aussi beaucoup plus conscients (et informés) des très grandes menaces qui pèsent sur notre planète : disparition de milliers d'espèces, destruction des sites naturels, déforestation, pollution généralisée, etc... On ne peut être aujourd'hui qu'assez pessimiste sur la capacité des instances gouvernantes à apporter des solutions.

Heureusement, pour nous remonter le moral et nous inciter à poursuivre notre lutte pour la protection de la nature, parfois nous arrivent ponctuellement quelques bonnes nouvelles, comme, par exemple, ces observations d'Elanions blancs, dans le Rhône mais aussi dans les départements voisins, signe que quelques espèces aviaires arrivent à se développer pendant que tant d'autres déclinent. Alors, courage et combat associatif restent de mise !

Dominique TISSIER



Sommaire du n°16/2005

| | |
|--|-------|
| Editorial | p. 2 |
| Nidification de l'Elanion blanc <i>Elanus caeruleus</i> dans le Rhône en 2005 <i>Magalie DUBOIS</i> | p. 4 |
| Fouines urbaines en région lyonnaise <i>Daniel ARIAGNO</i> | p. 16 |
| Ambiance camarguaise à Miribel-Jonage ! L'Ibis falcinelle. <i>Dominique TISSIER</i> | p. 25 |
| Histoire de Pic noir... <i>Christian MALIVERNEY</i> | p. 27 |
| Un Rougequeue à front blanc mâle assure seul le succès d'une nichée à Marcy l'Etoile (69) <i>Dominique TISSIER</i> | p. 32 |
| Le Circaète Jean-le-Blanc <i>Circaetus gallicus</i> dans le Rhône <i>Bertrand DI NATALE</i> | p. 35 |
| CHRONIQUE du 1 ^{er} juillet 2000 au 30 juin 2001 : Vertébrés observés dans le département du Rhône (69) <i>Jean Michel BELIARD, Michel DUPUPET, Jonathan JACK</i> | p. 44 |

EFFRAIE n°16 / 2005

Revue éditée par le CORA-Rhône (Centre Ornithologique Rhône-Alpes, section Rhône)

32 rue Sainte-Hélène 69002 LYON

☎ 04 72 77 19 85 FAX : 04 72 77 19 86 Email : cora69@wanadoo.fr

Edition et publication : CORA-Rhône

Rédacteur en chef : Dominique TISSIER

Comité de lecture : Jacqueline L.-LEYNAUD, Bertrand DI NATALE, Michel DUPUPET, Olivier IBORRA, Pierre-Yves JUILLET, Jean-Paul RULLEAU

Photo de couverture : Elanion blanc (Dave BEHRENS)

Photos intérieures : Pics noirs (Christian MALIVERNEY), Elanions blancs (Sébastien HUSTACHE et Rémi RUFER)

Illustrations : Magalie DUBOIS, Daniel ARIAGNO, Alain RUFER et Dominique TISSIER

Réalisation et mise en page : Dominique TISSIER

Reprographie et reliure : COREP Lyon

Pour toutes publications d'articles, contacter le Rédacteur en chef : dominique.tissier@ecam.fr ou Delphine ARCHER au CORA-Rhône.

Nidification de l'Elanion blanc *Elanus caeruleus* dans le Rhône en 2005

Magalie DUBOIS

Un couple d'Elanions blancs *Elanus caeruleus* nicheur dans le Rhône ? Est-ce possible ? Et bien oui ! La découverte, fin avril 2005, de deux Elanions blancs sur la plaine de Berthoud est le fruit du hasard. C'est Bruno DESGRANGES, garde de la Fédération de chasse, sur place pour le comptage des nids de Courlis cendré *Numenius arquata*, qui repéra les oiseaux, demandant alors la confirmation de l'identification par le Centre Ornithologique Rhône-Alpes.

L'aire de distribution de l'Elanion blanc s'étend, dans le Paléarctique occidental, de la péninsule ibérique au nord de l'Afrique et dans le sud-ouest de la France. Ailleurs dans le monde, on le rencontre dans une grande partie du continent africain et du sud de l'Asie, ainsi qu'à Java (sous-espèce *E. c. intermedius*), Sumatra (*E. c. sumatranus*), aux Philippines et à Bornéo (*E. c. hypoleucus*)

et dans l'est de la Nouvelle Guinée (*E. c. wahgientis*).

La distribution morcelée de cette espèce semble être fonction de l'abondance relative des proies sur les territoires occupés. La progression territoriale et les déplacements ne sont donc pas le résultat de migrations, mais bien d'un erratisme plus ou moins prononcé.

Dès 1980, la porte d'entrée principale de l'Elanion blanc en France semble être la voie atlantique. Le phénomène est alors confirmé entre 1990 et 2001, car plus du tiers des départements du sud-ouest (11 sur 29) sont visités (MALTHIEUX & ELIOTOUT 1999).

Il peut y avoir deux origines à la présence d'Elanions blancs en France pour les individus observés loin des sites de nidification : soit il s'agit d'oiseaux issus de la petite population d'Aquitaine, soit ils proviennent de la péninsule ibérique (GRISSER & BLAKE 1999, DUBOIS, LE MARECHAL, OLIOSO & YESOU 2000, DUCHATEAU *comm. pers.*).

Il faut noter que les données concernant la période de juillet à octobre peuvent correspondre à la dispersion post-nuptiale des adultes aussi bien que des jeunes. Pourtant les observations sont en majorité printanières et les oiseaux observés sont tous des adultes : cela ne peut donc pas être de l'erratisme juvénile des oiseaux du sud-ouest de la France où les premiers vols ont lieu début mai avec une émancipation courant juin (DUCHATEAU & BOUNINE 2003). De plus, le

nombre d'observations réalisées sur une année donnée et le nombre de jeunes produits en Aquitaine ne correspondent pas (GRISSER & BLAKE 1999).

Il est donc vraisemblable que les Elanions blancs observés hors de leur aire de reproduction sont issus majoritairement de la péninsule ibérique où la population en expansion comptait déjà 1000 couples en 1995 (MENDOZA IGLESIAS 1997).

De nombreuses observations (hors de la zone de reproduction d'Aquitaine) ont été faites en France et peuvent être classées en trois périodes (GRANGE 2003) :

- ✈ De 1900 à 1989 : 9 mentions, se rapportant à 11 individus, concernent 7 départements du sud de la France et une donnée dans le département de l'Ain (GUEx 1980).

- ✂ De 1990 à 1996 : 12 observations concernant 13 individus dans 12 départements du sud.
- ✂ De 1997 à 2001 : 17 observations impliquant 19 oiseaux ont été faites sur 16 départements avec une apparition dans le nord du pays.

En 2002-03, un adulte est resté en Camargue du 18-09-2002 au 18-02-2003 (KAISER, LASNIER *et al.* in FREMONT et le CHN 2004). Un adulte a été noté dans l'Ain le 11 août 2003 (R. ROY in FREMONT et le CHN 2005), un autre en Côte d'Or du 21 au 23 novembre 2003 (L. & S. JOLY, J.-P. PAUL *id.*). Dans le sud de la France, on note un adulte à Fitou (Aude) le 1^{er} avril 2003 (C. RIOLS *id.*), un autre en Camargue le 10 février 2003 (E. DUBORPER *id.*) et enfin un juvénile dans les Hautes-Pyrénées le 3 septembre 2003 (J.-M. FOURCADE, C. & D. RAGUET *id.*). Cet erratisme post-nuptial se confirme, quoique rare en France, puisque, très récemment, un oiseau a été observé le 4 septembre 2005 dans le sud du département des Ardennes (E. LEGUAY coches-fr@yahoogroupes.fr).

La population française d'Elanions blancs nicheurs réguliers, quant à elle, est cantonnée, à la région Aquitaine, bien que d'autres tentatives de reproduction aient été notées sur le territoire. Ainsi, une nidification a été réussie dans les Grands Causses en 1998 avec 4 jeunes à l'envol (MALTHIEUX & ELIOTOUT 1999), mais apparemment sans suite.

L'espèce ne se reproduit donc de façon régulière que dans les deux départements du sud de l'Aquitaine, Landes et Pyrénées-Atlantiques, depuis 1990, avec 10 couples et 14 jeunes à l'envol en 2003 (FREMONT et le CHN 2005).

Il est donc tout à fait remarquable qu'un couple d'Elanions blancs se soit installé dans le département du Rhône en 2005, menant une reproduction exemplaire avec également 4 jeunes à l'envol.

1. Zone d'étude

Les écosystèmes fréquentés par cet oiseau sont des milieux ouverts bocagers à dominante agricole. Le couple d'élanions a choisi, pour le département du Rhône, la plaine de Berthoud, d'une surface de 400 hectares, à 328 mètres d'altitude, à cheval sur les communes de Taluyers et de Saint-Laurent-d'Agny. Il s'agit d'une plaine agricole céréalière, quadrillée de bosquets de peupliers et de saules. Soumise à des mesures agri-environnementales limitant l'utilisation des pesticides et encourageant la création de haies, la plaine de Berthoud possède une diversité biologique importante, puisque s'y reproduisent, parmi les espèces les plus remarquables, Busard cendré *Circus pygargus*, Faucon hobereau *Falco subbuteo*, Oedicnème criard *Burhinus oedicnemus*, Courlis cendré, Chevêche d'Athéna *Athena noctua*, etc...

Elle fournit donc une niche écologique idéale à notre couple d'oiseaux. Ils y trouvent de quoi manger, de quoi se reposer et de quoi se reproduire, en deux mots : le paradis !...

En effet, les Elanions blancs ont besoin d'un écosystème ouvert, agricole de préférence, avec des perchoirs dominants, auxquels ils sont très fidèles. C'est d'ailleurs, lors des prospections, un bon moyen de les retrouver. Ils y passent le plus clair de leur temps, se servant de ses promontoires pour observer leur territoire, se reposer, chasser à l'affût, faire leur toilette ou même dormir.

2. Méthode

Dès le début du mois de mai 2005, une surveillance est mise en place par le CORA-Rhône, afin de suivre la reproduction du couple d'Elanions blancs, mais aussi pour le protéger contre toute malveillance, délibérée ou non. En effet, sa rareté sous nos latitudes peut jouer malheureusement contre lui. Quelques naturalistes aussi, parfois emportés par leur passion,

veulent s'approcher trop près ; je les ai donc conviés à observer avec moi. De belles rencontres et des échanges fructueux et amicaux ont ponctué cette surveillance assidue avec des personnes et organismes qu'on ne côtoie pas souvent comme la fédération des chasseurs, les habitants de la commune, les différentes associations, les cyclistes et même les gendarmes !...

J'ai mené cette surveillance, aidée des bénévoles et salariés du CORA, durant 3 mois, soit près de 450 heures de terrain (de mai à juillet), ce qui a permis de recueillir 2492 données !

Les quelques chiffres qui suivront sont donc une tendance majoritaire de l'activité de l'Elanion blanc, les heures de surveillance ayant été menées durant ses fortes périodes d'activité, avec des marges de sécurité avant et après ces dernières, la journée de mai à mi-juin, puis à partir du milieu d'après-midi de mi-juin à juillet.

3. Un chasseur et prédateur redoutable :

Les Elanions blancs sont des chasseurs redoutables et d'une efficacité à faire pâlir l'Aigle royal *Aquila chrysaetos*!... Relativement aux quantités chassées par chacun, le mâle, reconnaissable à sa taille un peu plus petite, a un taux de réussite de capture de 76% et la femelle de 71%, le mâle ayant assuré à lui seul 84% du ravitaillement. Cette forte différence est liée bien évidemment aux tâches dévolues à chacun des deux oiseaux : la femelle assurant la couvaison et l'élevage, le mâle s'occupant de la chasse, bien que parfois la femelle en ait assuré une partie sur la fin de l'élevage, les poussins étant de plus en plus affamés.

Le régime alimentaire de l'Elanion blanc sur la plaine de Berthoud est composé à 100% de micro-mammifères (une étude prochaine sur les pelotes de réjection nous donnera plus d'informations sur la diversité spécifique des proies capturées). Sur 225 actions de chasse observées et menées de bout en bout, 169 ont été couronnées de succès.

La répartition de ces 169 proies capturées en majorité par le mâle, mais aussi par la femelle, s'établit ainsi : 63,3% ont été apportées au nid pour nourrir la femelle

durant la couvaison et les juvéniles par la suite ; et les 36,7% restantes ont été mangées par les adultes hors du nid.

J'ai tout de même eu l'occasion de voir le mâle, un soir, perché sur un peuplier, tenter de capturer les gros insectes qui tournaient autour de lui. Vu son comportement, je pense qu'il essayait de se débarrasser de ces gêneurs plutôt que de prévoir son dîner. Il n'a d'ailleurs pas quitté son perchoir, tentant de les saisir avec le bec. Il paraissait très agacé !

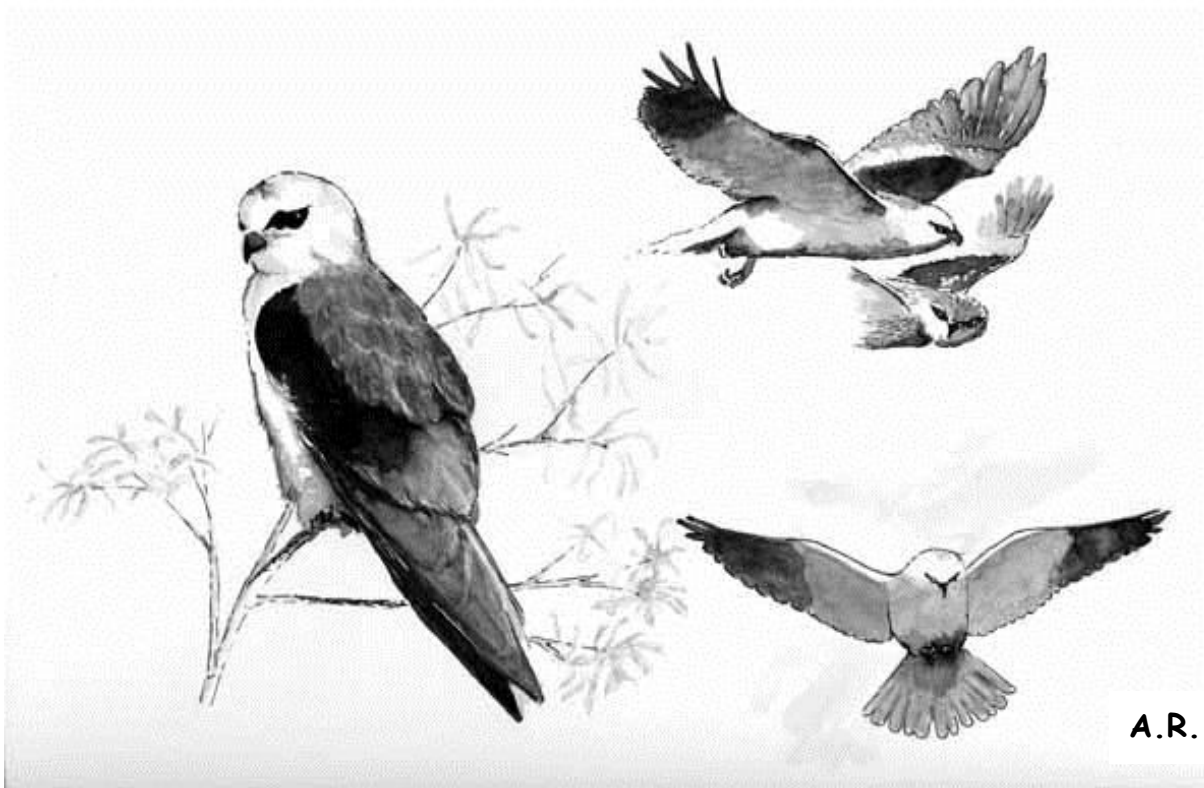
Comment obtenir un tel pourcentage de réussite ? Différentes méthodes de chasse sont utilisées par l'Elanion blanc, dont deux plus particulièrement :

La première, qui représente seulement 4,5% des chasses observées, est le plongeon direct du perchoir. Très fidèle à certains perchoirs, l'élanion y passe une grande partie de sa journée, observant et surveillant son territoire, faisant sa toilette très régulièrement. Soudain, il repère une proie au sol et, par des mouvements de tête similaires à ceux que font les chouettes, il suit sa proie du regard. Il évalue ses chances. S'il estime que le jeu en vaut la chandelle, il plonge brutalement au sol, se laissant tomber, ailes relevées, freinant au dernier moment en ouvrant sa queue, saisissant sa proie en un éclair. Sa technique n'est pas infallible. Il obtient de bons résultats lorsqu'il est face au soleil. Son ombre portée est alors loin derrière lui et la future victime ne le voit pas arriver ou bien trop tard !

Ce positionnement face au soleil est également utile lorsqu'il utilise la deuxième technique de chasse, qui représente à elle seule 95,5% des chasses observées. Permettant un champ d'action

beaucoup plus large car il n'y a pas de poste fixe, cette méthode, bien que présentant quelques paramètres différents, ressemble à celle du Faucon crécerelle *Falco tinnunculus* : le vol en Saint-Esprit. Une fois la proie repérée en vol, l'élanion se positionne en Saint-Esprit, fixant sa proie du regard. Sa position dans les airs par rapport à celle du crécerelle, est plus horizontale, les ailes plus souples et les battements plus lents allant même jusqu'à cesser quelques secondes (ailes relevées), la queue lui servant de stabilisateur. C'est là que sa prodigieuse efficacité entre en jeu. Il peut, d'un coup d'un seul, et de plusieurs mètres de haut, fondre sur sa proie, relevant les ailes, se laissant tomber. A seulement quelques mètres du sol, il détend ses serres, ouvrant la queue avant de toucher terre pour ne pas s'écraser au sol et se saisit de sa proie.

Une variante de cette méthode est également employée lorsque la hauteur est trop importante pour une descente directe. L'élanion va alors faire des paliers, ajustant sa position à chaque descente, reprenant le Saint-Esprit. A bonne distance du sol, et s'il n'a pas perdu sa proie, il la capturera de la même façon que précédemment.



Quoiqu'il en soit et quelle que soit la manière, la fin est la même pour le campagnol, un coup de bec fatal derrière la nuque l'achèvera rapidement. Et là encore, l'élanion va adopter l'attitude d'un autre rapace : celle de l'Aigle royal. Encore au sol, achevant sa proie, il ouvre les ailes de façon à camoufler ce qu'il fait. Il l'emportera ensuite, maintenue dans ses serres, sur un perchoir où il la mangera, se débarrassant d'une partie des poils avant de la déchiqeter, ou il l'apportera au nid.

4. Le vol

Différentes formes de vol sont pratiquées par les élanions, chacune correspondant à une action précise.

- Le vol en Saint-Esprit est exclusivement réservé à la chasse comme nous avons pu le voir.

- Le vol battu direct correspond le plus souvent à un changement de poste d'observation, aller du point A au point B ou bien foncer sur un éventuel intrus.
- Le vol plané à basse altitude, ressemblant à celui d'un busard, permet un survol du territoire et le repérage de proies avant le positionnement en Saint-Esprit.
- Le vol plané circulaire, commun à de nombreux rapaces plus gros que l'élanion (tel le Vautour fauve *Gyps fulvus*) et à d'autres grands oiseaux, lui permet, grâce aux ascendances thermiques, de prendre de la hauteur sans perte d'énergie. Il peut ainsi monter à 250 mètres, voire plus.
- Les orbés, petits vols circulaires à faible altitude, sont un moyen efficace de marquage visuel de territoire.
- Le houspillage est fait de piqués frénétiques, ressemblant à une avalanche de piqués de Faucon pèlerin *Falco peregrinus*, l'élanion ne reprenant de la hauteur que pour mieux retomber sur sa victime. Le cas s'est produit avec des buses ou bien des milans que l'élanion ne supporte pas, même s'ils passent très loin du nid. Malgré leur taille imposante, ils ont toujours reculé devant l'agressivité de ce petit rapace blanc qui n'aime visiblement pas les visiteurs sur son territoire !
- Le vol le plus spectaculaire est sans doute le passage de proie en vol. Le mâle n'arrêtant pas son vol, tenant une proie dans les serres, est rejoint par la femelle qui se positionne alors sous lui, se retourne, saisit le butin dans ses serres, se redresse et part plus loin. Magnifique !

5. La reproduction

La période de nidification était déjà entamée lors de la découverte, puisqu'une première tentative de construction de nid, sur le même site, était en cours, mais rapidement abandonnée suite au dérangement occasionné par le passage de promeneurs sur un chemin de randonnée trop proche. Les oiseaux ont donc rapidement choisi un bosquet plus fourni, composé en grande majorité de peupliers et de quelques saules.

La nidification

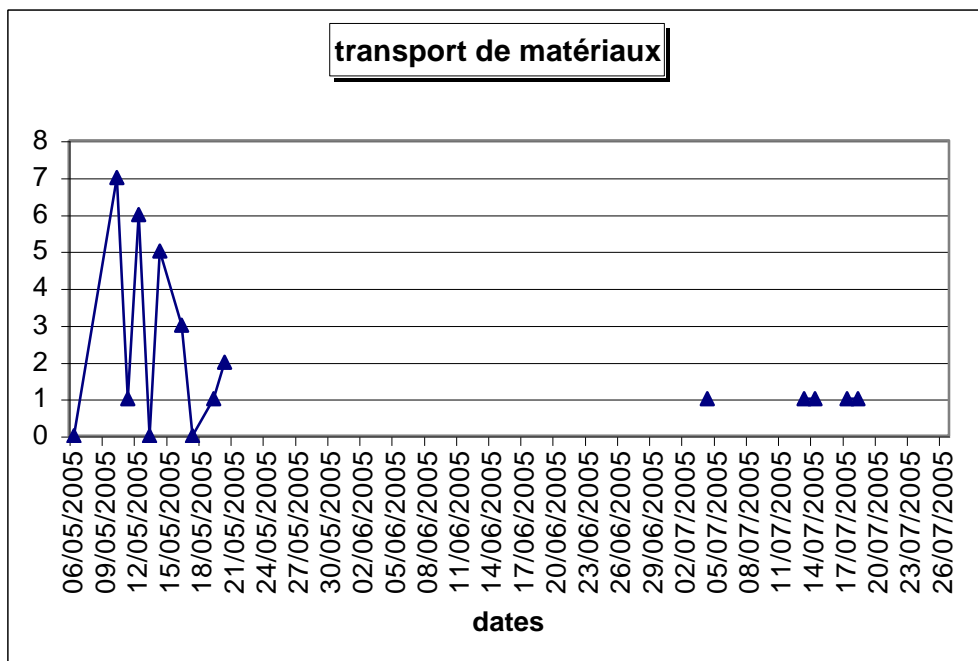
La construction est très différente de celle des nids d'Aquitaine, plus plats du fait de leur édification dans des pins maritimes et non des feuillus. Ce choix des résineux semble être le fait de la précocité de construction du nid et de la ponte. En effet, à cette période, les pins sont les seuls à posséder un feuillage permettant de dissimuler l'aire.

Dans le Rhône, le cantonnement ayant commencé fin avril, le problème de l'absence de feuillage ne se posait plus.

Le nid du couple rhône-alpin est alors construit à un mètre environ de la cime d'un peuplier dans un bosquet, sur l'axe central de l'arbre au niveau d'une solide fourche. Il s'agit d'un nid en forme de coupe, très chargé en branches, à environ une dizaine de mètres de hauteur. Heureusement, la disposition de l'aire a permis l'observation du comportement des adultes et des jeunes à distance respectable sans dérangement.

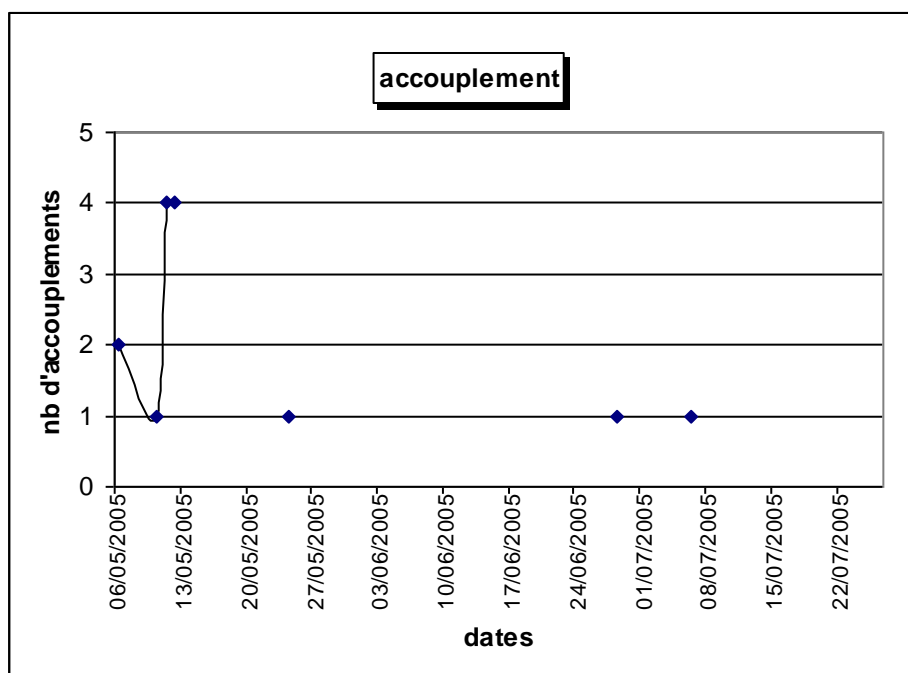
Les deux oiseaux ont participé à la construction de l'édifice bien que le mâle ait semblé beaucoup plus actif que la femelle. Les brindilles ont été récupérées souvent au même endroit, et transportées dans le bec ou les serres.

Une fois le nid construit, des matériaux ont été régulièrement apportés pour le consolider durant toute la période de couvaison et d'élevage.



🦋 La parade nuptiale

La parade nuptiale s'est achevée à peu près en même temps que la construction du nid. Elle a eu lieu sur le site de nidification et a fait l'objet de nombreuses offrandes du mâle à la femelle. Le nombre de proies apportées est allé jusqu'à 5 proies d'affilée, la femelle refusant la 6^{ème} que le mâle, vexé, est allé manger sur un arbre voisin ! Les données concernant la parade ne sont malheureusement pas très nombreuses du fait de la découverte tardive du couple. Malgré tout, j'ai pu noter que les accouplements étaient fréquents, pouvant atteindre 5 en quelques heures. Dès le 10 mai, la femelle se fait plus discrète, ne sortant plus que pour quelques passages de proies en vol avec le mâle et quelques accouplements. Le reste du temps, elle est au nid où le mâle commence à la ravitailler, lui apportant de 1 à 3 proies par jour, jusqu'à la ponte.



🐦 La ponte

La ponte du premier œuf semble avoir eu lieu le 14 mai 2005, la femelle n'ayant quasiment plus quitté le nid à partir de cette date, se faisant nourrir par le mâle. Cependant, à l'occasion de quelques rares sorties, des accouplements ont encore lieu.

Très curieusement, il semble que cette ponte soit la première du couple, alors que ce phénomène commence en février/mars pour les couples aquitains. Nous entrons alors dans les cas considérés comme tardifs. La ponte comptera 4 œufs.

🐦 L'incubation

L'incubation est assurée en totalité par la femelle, sauf à l'occasion de rares sorties où elle semble se dégourdir les ailes et est alors remplacée par le mâle. Le dérangement occasionné par l'activité agricole a été minime et celui par des visiteurs curieux réduit au minimum par la mise en place d'une surveillance journalière durant les 3 mois de nidification.

Le mâle se charge du ravitaillement de la femelle au nid, lui apportant en moyenne 2,5 proies par jour. Dès la proie apportée, le mâle retourne se percher sur un arbre très près du nid.

🐦 L'éclosion

L'éclosion du premier œuf a lieu le 14 juin 2005, soit 31 jours après la ponte, la littérature donnant une période d'incubation de 25 à 28 jours (GENSBØL 1999), de 29 à 33 jours (MENDELSON 1989), et même jusqu'à 35 jours (FERGUSON & CHRISTIE 2001).

Les deux jours précédents, de nombreux cris de la femelle ont annoncé l'éclosion. Il s'agissait plus d'un crissement du type « criii-êh » que d'un chant ; ces cris seront dès lors le signal pour avertir le mâle qu'il est temps de partir en chasse. Le jour de l'éclosion, le mâle a été très démonstratif, faisant des orbites au-dessus du nid avant de se poser et de répondre aux cris de sa compagne. Puis, soudain, la femelle vint se percher à côté de son partenaire ; ils se mirent tous les deux à crier. Puis le mâle vint la remplacer sur l'aire. Tout ébouriffée, la femelle s'accorda un brin de toilette avant de s'envoler.

Vingt minutes plus tard, elle revint prendre sa place sur le nid et n'en bougera que pour le défendre contre des corvidés toujours en quête de petits larcins...

🐦 L'élevage des jeunes

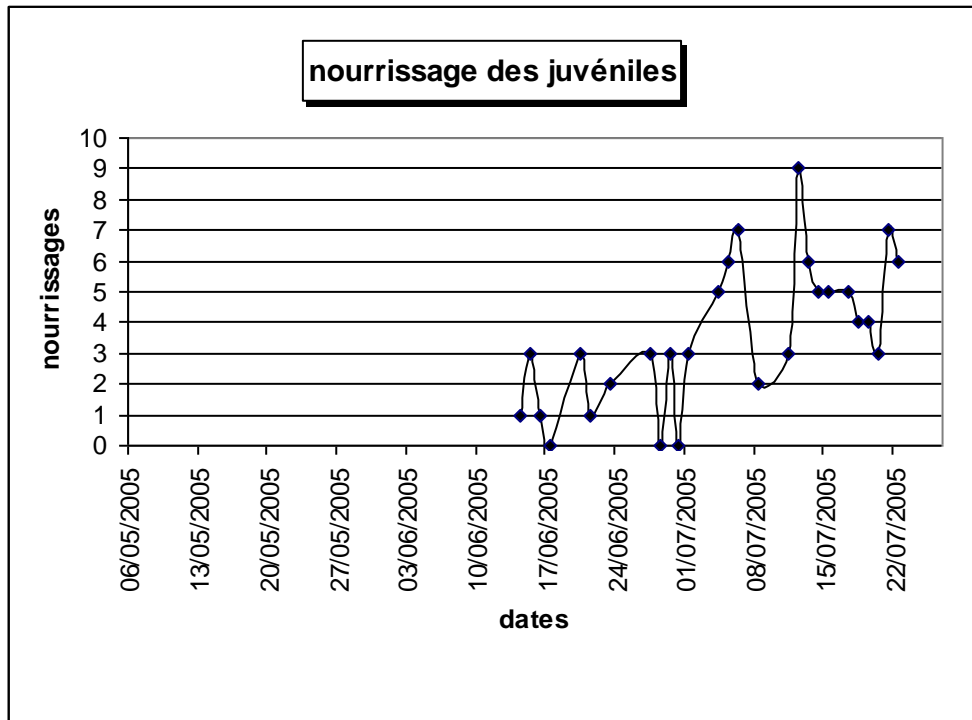
Dès l'éclosion et jusqu'après l'envol des jeunes, les deux adultes, surtout la femelle, n'auront cessé de crier. Durant les 8 premiers jours, la femelle ne quittera pas le nid, protégeant les juvéniles des fluctuations climatiques, surtout des vents assez forts sur la plaine. Les 18 premiers jours, le mâle apportera directement les proies au nid pour que la femelle les distribue aux jeunes après les avoir déchiquetés en petits morceaux.

Début juillet, le mâle intensifie ses chasses, allant jusqu'à apporter 9 proies en deux heures le 11 juillet. La femelle se fait alors beaucoup plus visible, les juvéniles étant capables de rester seuls. Elle rejoint le mâle après chacune de ses chasses pour récupérer les proies en vol et les apporter aussitôt au nid. La distribution terminée, la femelle retourne de temps à autre sur son perchoir favori, se posant à côté de son partenaire et lui donnant un coup de bec pour qu'il retourne chasser.

Le nombre important de proies ne pouvait correspondre à la pitance d'un seul petit, même si la femelle en prélevait parfois une... Il y avait forcément d'autres jeunes... J'ai donc passé des heures, l'œil rivé sur la longue-vue braquée sur l'aire, et, le 14 juillet, j'ai pu confirmer la présence d'un deuxième poussin ! Mais c'est seulement le 19 juillet qu'une troisième tête se montre dans mon champ de vision. Le résultat est alors exceptionnel, d'autant plus que, le

lendemain, toujours l'œil sur ma lunette, il me semble voir une quatrième tête, mais je n'y crois pas... peut-être est-ce une feuille !... Et pourtant, le 22 juillet, un quatrième juvénile montre enfin le bout de son bec, déjà gros pourtant.

Pour une première, c'est une réussite inespérée : 4 jeunes élanions, en pleine forme et magnifiques, alors que les couples d'Aquitaine qui nichent depuis 1990 n'ont en moyenne que 2 jeunes à l'envol (GRISSEY & BLAKE 2004).

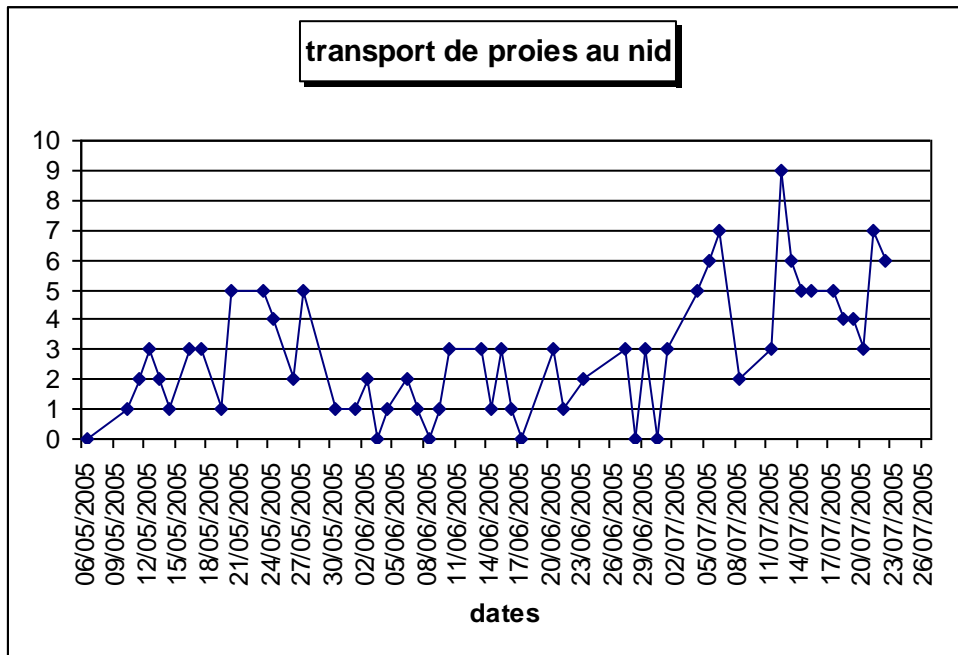


Dès le 13 juillet, les juvéniles sont emplumés, ce qui semble être le signal pour la femelle de ne plus distribuer les proies, les laissant au nid telles quelles, les petits devant se débrouiller seuls. Ce qui est étonnant d'ailleurs, c'est que les jeunes ne se battent pas entre eux, contrairement à ce que l'on observe chez les autres rapaces, chacun attendant son tour, ce qui, compte tenu de l'abondance de proies, permet à chacun de manger à sa faim.

Le nourrissage des jeunes comptera 5 proies par jour en moyenne, soit environ 200 proies apportées au nid jusqu'à l'envol (ce chiffre ne comprend pas le nombre de proies apportées après l'envol).

L'élevage au nid durera 40 jours, alors que la durée habituelle est de 32 à 38 jours (MENDELSON 1989).

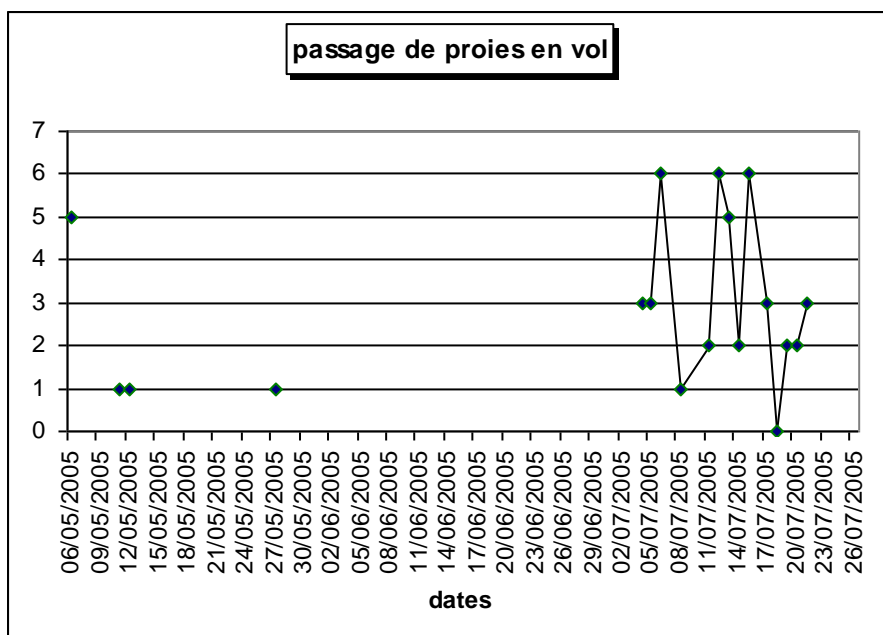




🐦 L'envol des jeunes

L'envol des jeunes se fera en plusieurs temps, les deux premiers partant du nid le 24 juillet, le troisième le 25 juillet et le dernier le 26 juillet. Voler demande de l'habileté et de la précision dans le geste que seul le temps permet d'acquérir. Au début, le décollage est hésitant et l'atterrissage hasardeux, voire acrobatique !...Les petits élanions se jettent littéralement sur le perchoir ou à côté de l'objectif s'ils ont mal maîtrisé leur trajectoire finale !...

Les 4 juvéniles sont très solidaires, se perchent la plupart du temps sur le même arbre, voire sur la même branche. Ne sachant chasser qu'à peu près trois semaines après l'envol (DUCHATEAU, BOUNINE & DELAGE 2003), les jeunes continuent de se faire ravitailler par les adultes, le plus souvent au nid, puis, prenant de l'assurance, en allant eux-mêmes prendre la proie en vol dans les serres de l'adulte. Durant toute cette période d'élevage au nid et jusqu'à l'émancipation, les jeunes crient beaucoup, incitant les adultes à chasser pour eux.



6. L'émancipation

Que deviennent les jeunes élanions après leur émancipation ? Nous n'avons pas assez de recul dans le Rhône pour répondre à cette question. Quatre semaines après l'envol, nos jeunes élanions ont appris à chasser, faisant du vol en « Saint-Esprit » comme les adultes. Un mois et demi après leur baptême de l'air, 3 élanions ont été observés à 7 kilomètres du site de nidification : 2 jeunes et un adulte. Vont-ils passer l'hiver chez nous ? Cela est possible.

La littérature donne une période de 60 jours durant lesquels les petits restent avec les adultes si ceux-ci n'entreprennent pas d'autre nidification et peuvent même aller jusqu'à passer l'hiver en compagnie de leurs parents (DUCHATEAU *in litt.*).

A l'âge d'un an, le plumage des juvéniles n'est plus discernable de celui des adultes (GENSBØL 1999).

7. Relations intra-spécifiques

En l'absence d'autres individus que ce couple sur la plaine de Berthoud, seules leurs relations sont rapportées. Il est arrivé à plusieurs reprises que le mâle fasse des orbés au-dessus du nid, surveillant le territoire proche, probablement pour indiquer à tout éventuel concurrent que le site était occupé et qu'il valait mieux ne pas approcher.

Un autre comportement intra-spécifique a été observé. Dès que les jeunes ont été capables de rester seuls sur l'aire, la femelle, après chaque distribution de proie, allait se poser non loin du nid. Et là, de nombreuses fois, elle rejoignait le mâle sur son perchoir et, d'un coup de bec, le faisait partir : sans doute une incitation à la chasse ?

8. Relations inter-spécifiques

Comme tous les rapaces, l'Élanion blanc est un oiseau territorial. Il défend son territoire avec acharnement, faisant fuir des oiseaux bien plus gros que lui. Il a ainsi affronté de nombreux Milans noirs *Milvus migrans*, Courlis cendré, Faucon crécerelle, Pie bavarde *Pica pica*, Corneille noire *Corvus corone* ou encore Buse variable *Buteo buteo*.

La défense contre ces intrus fut menée par le mâle la plupart du temps, et d'une façon acharnée, poursuivant ses cibles sur de longues distances. Une poursuite remarquable mérite d'être mentionnée : le petit rapace, repérant une buse posée assez loin du nid, décolla soudain de son perchoir et la soumit à une succession de piqués très démonstratifs qui éloignèrent l'intruse.

Pourtant cette agressivité n'est pas la même avec toutes les espèces qui côtoient le site. En effet, bien qu'ayant le même régime alimentaire que le Busard cendré, l'élanion ne l'a jamais attaqué.

Les autres espèces restent, quant à elles, très méfiantes à l'égard de l'élanion, excepté les pies et les corneilles qui le houspillent souvent, se posant à 6 ou 7 autour du mâle lorsqu'il est perché ou passant très près du nid.

9. Conclusion

Ce cas de nidification de l'Élanion blanc est exceptionnel du fait de sa localisation dans le Rhône, de sa remarquable réussite (alors qu'en Aquitaine, les premières tentatives furent des échecs), mais aussi du nombre de jeunes à l'envol.

Cette reproduction dans notre département reste encore énigmatique. Est-ce juste une première nidification isolée sans suite ou bien les prémices de l'installation d'un nouveau noyau de population dans la région comme peuvent le faire espérer d'autres observations d'élanions faites en 2005 dans les départements voisins ? Seules des prospections régulières autour du site permettront de le confirmer. Mais pourquoi pas ?

La population de l'Union Européenne n'a pas de graves problèmes de conservation, mais la modification de ses habitats, l'abandon des terres cultivées et les nouvelles pratiques agricoles pourraient compromettre son avenir.

10. Remerciements

Je tiens à remercier tous les bénévoles et salariés du CORA-Rhône pour leur participation et leur aide précieuse qui m'ont permis de mener à bien la surveillance des Elanions blancs de la plaine de Berthoud. Merci également à la LPO pour son apport financier nous permettant de mettre en place l'étude de terrain.

Cette surveillance a également été l'occasion de rencontrer les acteurs locaux, ainsi que de nombreuses structures associatives, très soucieux du sort de ces beaux oiseaux. Je tiens à remercier plus particulièrement la fédération de chasse très présente tout au long de cette période critique.

Les communes de Taluyers et de Saint-Laurent-d'Agnay, ainsi que leurs habitants, ont fait preuve d'une grande patience et de beaucoup d'intérêt à l'égard de l'élanion, je les en remercie.

Et pour finir, je tiens à remercier Monsieur PIEGUET qui nous a accueillis sur son terrain.

Magalie DUBOIS

Suivi de la nidification de l'Elanion blanc dans le Rhône, 2005.
CORA-Rhône

Bibliographie

- C.O.R.A. Région (2003).** Les oiseaux nicheurs en Rhône-Alpes. *Nouvel atlas des oiseaux nicheurs de Rhône-Alpes, 1977-2000.* C.O.R.A. éditeur, Lyon.
- DUBOIS P.J. & YESOU P. (1986).** *Inventaire des espèces d'oiseaux occasionnelles en France.* Secrétariat de la faune et de la flore, Paris.
- DUBOIS P.J., LE MARECHAL P., OLIOSSO G., YESOU P. (2000).** *Inventaire des oiseaux de France.* Avifaune de la France métropolitaine. Nathan, Paris.
- DUCHATEAU S., BOUNINE E. & DELAGE F. (2003).** Premiers éléments sur la biologie de l'Elanion blanc en Aquitaine. *Alauda* 71-1.
- FERGUSON LEE J. & CHRISTIE D.A. (2001).** *Raptors of the world.* Christopher Helm, London.
- FREMONT J.-Y. et le CHN (2004).** Les oiseaux rares en France en 2002. Rapport du Comité d'Homologation National. *ORNITHOS* 11-2 : 49-85.
- FREMONT J.-Y. et le CHN (2005).** Les oiseaux rares en France en 2003. 22^e Rapport du Comité d'Homologation National. *ORNITHOS* 12-1 : 2-45.
- GENSBØL B. (1999 et 2005).** *Guide des rapaces diurnes d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen Orient.* Delachaux et Niestlé. Paris.
- GEROUDET P. (1965, 1984).** *Les rapaces diurnes et nocturnes d'Europe.* Delachaux & Niestlé, Neuchâtel.
- GRANGE J.-L. (2003).** L'erratisme de l'Elanion blanc en France au cours du XX^e siècle. *Ornithos* 10-3 : 110-115.

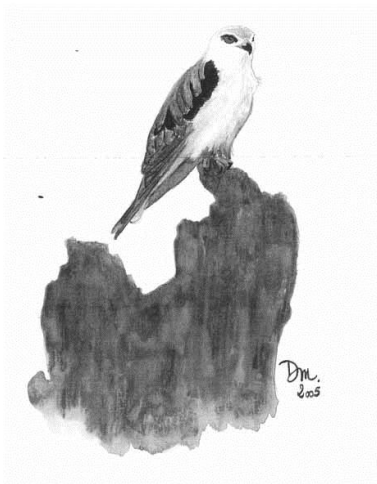
GRISSER P. & BLAKE G. (1999). Elanion blanc in ROCAMORA G. & YEATMAN-BERTHELOT D. (coord.). *Oiseaux menacés et à surveiller en France. Liste rouge et recherche de priorités. Populations. Tendances. Menaces. Conservation.* SEOF / LPO, Paris.

GRISSER P. & BLAKE G. (2004). Elanion blanc in SERIOT J. et les coordinateurs-espèce : Les oiseaux nicheurs rares et menacés en France en 2001 et 2002. *ORNITHOS* 11-4 :149-150.

MALTHIEUX L. & ELIOTOUT B. (1999). Nidification de l'Elanion blanc dans les Grands Causses en 1998. *Ornithos* 6-1 : 50-52.

MENDELSON J.-M. (1983). Social behaviour and dispersion of the Black-shouldered Kite. Ostrich.

MENDOZA IGLESIAS G. (1997). Elanion azul. *Atlas de las aves de espana (1975-1995).* Barcelona.



Elanions blancs de Taluyers (69)

Photos réalisées par Sébastien HUSTACHE et Rémi RUFER, juillet 2005 à Taluyers



FOUNES URBAINES EN REGION LYONNAISE

Daniel ARIAGNO

1 - Esquisse d'un portrait

La fouine *Martes foina* est un des représentants typiques de la famille des mustélidés qui comprend, entre autres, la Martre des pins *Martes martes*, la Belette *Mustela nivalis* ou encore le Putois *Putorius putorius*. La famille compte aussi - un peu abusivement peut-être ! - le Blaireau *Meles meles* qui, s'il est bien un mustélidé, appartient par contre à la sous-famille des *melinae*, la fouine étant de celle des *mustelinae*.

Notre fouine est de la taille d'un petit chat, avec un poids allant de 1,3 à 2,3 kg (les mâles sont un peu plus gros que les femelles) pour une longueur de corps approchant les 50 cm, auxquels il convient de rajouter encore 25 bons centimètres de queue.

Souplesse, vivacité, agilité, sont des adjectifs qui caractérisent parfaitement la fouine, qui ne se déplace jamais en marchant, mais toujours d'un trot souple et léger. Furetant partout (d'où l'expression *fouiner* pour quelqu'un qui cherche là où parfois il ne devrait pas...), son museau allongé lui donnant un air rusé (d'où encore l'expression avoir une *figure chafouine*), elle parcourt son territoire, dès la tombée de la nuit, à la recherche de nourriture.

Si carnivore elle est, la fouine est, sans doute aussi avec le blaireau, le mustélidé qui a le spectre alimentaire le plus étendu, comportant en saison une forte proportion de fruits.

Contrairement à la Martre sa cousine, nettement forestière, la fouine est plutôt rupicole ou en tout cas fréquente bien les zones boisées rocheuses. Ses noms, allemand de *steinmarder* et anglais de *stone marten*, signifient *martre des rochers*, traduisent d'ailleurs bien ce caractère.

La fouine contrairement à la martre est volontiers anthropophile, trouvant peut-être dans les habitations un succédané des rochers et en tout cas un gîte correspondant mieux à sa thermophilie. Cette anthropophilie, sans être exclusive, est plus marquée dans la partie nord de son aire de répartition qu'en zone méditerranéenne (DELIBES 1983 in LIBOIS 1991)

2 - Une commensale de l'Homme

Si des fouines vivent « normalement » loin de toute habitation, beaucoup s'installent et vivent au contact des hommes. Dans des régions campagnardes, avec habitat dispersé, presque chaque grange ou ferme a sa fouine, qui élit domicile dans les combles ou les granges, logeant dans le foin ou la paille (LEGER 1996), sans pour autant forcément y commettre de dégâts (WAECHTER 1975).

Encore commune un peu partout, mais avec des densités variables, c'est vraisemblablement en zone urbaine et surtout périurbaine que les densités sont les plus élevées. En effet, elle est ici peu chassée et trouve en abondance une nourriture et des conditions auxquelles elle a su s'adapter.

Divers auteurs ont étudié la territorialité et les comportements de fouines vivant en zone urbanisée. Il en ressort que, dans ces milieux anthropisés, la fouine effectue des déplacements moindres et a des territoires plus petits, donc des densités plus grandes (HERMAN 1989 in LIBOIS 1991). Ces faits sont à mettre en relation avec la plus grande disponibilité de ressources

alimentaires en zone urbaine ou périurbaine qu'en forêt par exemple, ce qui tend à réduire la compétition intra-spécifique. BARRETT et MACDONALD (1995) indiquent par exemple, sans citer de source, que plusieurs fouines peuvent se nourrir ensemble sur un même emplacement en zone urbaine.

Les fouines apparaissent, comme bien d'autres carnivores, plutôt opportunistes quant à leur régime alimentaire, exploitant une ressource tant qu'elle est accessible. Selon les individus, le sexe ou la saison, le régime peut varier dans de fortes proportions, mais, en zone urbaine, le régime

alimentaire comprend toujours des déchets divers glanés sur les rebords de fenêtre, au sol, (CLEMENT et SAINT-GIRONS 1982), peut-être aussi dans les poubelles. Les pigeons sont régulièrement consommés (ROMANOWSKI 1989 *in* LIBOIS 1991).

3-Les fouines dans l'agglomération lyonnaise

La présence de fouines en zone urbaine a été attestée depuis longtemps, par exemple, à Genève (HAINARD 1961), Nantes (CLEMENT et SAINT-GIRONS 1982), Liège, Mulhouse ou même Paris (CHEVALLIER *in litt.*).

Dans l'agglomération lyonnaise, la présence de fouines est connue depuis au moins deux décennies, une de nos premières données remontant à 1984, rue des Chartreux à la Croix-Rousse : une fouine tirant une poule sous le portail d'une maison religieuse à 3h du matin (COME *com. pers.*).

Si les zones centrales de l'agglomération semblent peu habitées, ou, en tous cas, n'ont fourni pour l'instant aucune donnée documentée, les zones péri-urbaines, avec lotissements, villas et jardinets avec arbres fruitiers, sont par contre très fréquentées par les fouines : plateau de la Croix-Rousse, La Mulatière, Francheville, le 5^{ème} arrondissement, etc... Dans ces zones, même densément bâties, subsistent souvent quelques jardinets ou cours intérieures offrant aux fouines le gîte, voire aussi le couvert. La fouine a été observée de nombreuses fois à la Croix-Rousse, par exemple rue Philippe de la Salle à 7h30 en septembre 2004 (LARGE *com. pers.*), dans la rue des Chartreux en 1984 vers 3h du matin, en février 2005 vers 23h à l'angle de la rue Jacquard et de la rue Denfert-Rochereau, place Cdt Arnaud à 3h du matin le 30/5/2005 (LAPEYRE-LEYNAUD), etc...

Tout aussi densément peuplés sont des secteurs de l'ouest de Lyon (5^{ème} arrondissement) où nous avons trouvé plusieurs fouines écrasées Boulevard des Hespérides en février 2001, août 1998, et aussi août 2001 (MALIVERNEY *comm. pers.*). L'espèce est présente aussi au « Parc des Hauteurs » et ses environs (théâtres romains et montée du télégraphe : nombreuses *fécès* en juillet 2005 ; Saint-Irénée en 1994 par MILLET *in* GRILLO/FRAPNA 1997). Curieusement, elle semble absente du parc de la Tête d'Or où nous n'avons jamais recueilli d'indices. Cette absence semble confirmée par les jardiniers du parc (FERRY *com. pers.*)

On note une nette absence dans la partie « est » de la ville (Villeurbanne, Montplaisir, etc.), sans doute par manque d'observateurs : une seule donnée, un cadavre, le 10 avril 1996 derrière l'hôpital Edouard-Herriot (ZONCA *com. pers.*).

Les 83 données de fouine concernant le *Grand Lyon* représentent près de la moitié des données du département. Une vingtaine concernent la commune de Lyon proprement dite. A noter que sur les 83 données du *Grand Lyon*, 19, soit presque 23%, se rapportent à des animaux tués par le trafic routier.

4-Des fouines sur le balcon

J'habite un lotissement assez quelconque sur la commune de Craponne à l'ouest de Lyon. 60 maisons toutes semblables, distantes d'une quinzaine de mètres les unes des autres, avec des terrains de l'ordre de 500m² chacun, haies de thuyas et de lauriers omniprésentes, sans oublier cèdres et saules pleureurs...

En 2002, je remarque des crottes que j'attribue, sans chercher plus loin, au hérisson. Mais ces *fécès* sont un peu anormales pour le hérisson. Je pense à la fouine, mais imaginer un mustélidé dans un tel environnement me paraît aberrant... Pourtant un jour, j'y trouve des noyaux de cerises. Le doute n'est plus permis : une fouine circule dans le lotissement !

Parallèlement, à Francheville, la commune voisine, au lieu-dit « les Chaux », des fouines font leur apparition, en 2001, sur la terrasse d'une maison. Les propriétaires D. et H. PAGON décident alors de déposer régulièrement des restes de nourriture sur leur terrasse... Et, depuis 3 ans, des fouines y viennent, presque chaque soir, parfois plusieurs en même temps, comme j'ai pu le constater.

Je n'ai pas de terrasse, mais seulement un petit balcon de 3x2m² d'où un escalier de 9 marches, descend dans le jardin. Les reliefs de nourriture disposés au pied d'une haie de charmilles disparaissaient chaque nuit et des crottes m'indiquaient que c'était bien la fouine. En peu de temps, avec quelques ruses, je parviens à faire monter la fouine sur le petit balcon, d'où on peut l'observer confortablement assis derrière la

baie vitrée, parfois à 20 cm de distance... Voilà comment, depuis 2003, presque chaque soir, je peux voir la fouine sur mon balcon !

Plusieurs chats circulent aussi la nuit d'un jardin à l'autre, se succédant avec les fouines sur le point de nourrissage, mais je n'ai jamais observé d'affrontement, les deux espèces semblant s'éviter. La présence de hérissons ne suscite aucune attention, ni de la part des fouines, ni de celle des hérissons.

5-Tentatives d'identification

Quand je dis « la » fouine, c'est de l'espèce qu'il s'agit, car il n'y a pas *une* fouine, mais plusieurs. En 2004, cinq fouines différentes ont été identifiées, et en 2005, ce sont sept animaux différents qui fréquentent le balcon. A une exception près peut-être, ce ne sont pas les mêmes que l'année précédente. L'identification des individus est facilitée par la vision rapprochée qui permet de voir les détails de la bavette. La séparation du brun et du blanc est constituée de diverses variantes : ondulations, indentations, taches isolées, etc... variant avec chaque animal. Les profils droit et gauche ne sont pas non plus identiques, et parfois des taches sur le plastron accroissent les différences entre individus. Les queues fournissent également des indications : couleur parfois différente de celle du corps et pelage plus ou moins touffu. Enfin les comportements confiants ou craintifs de l'animal associés aux critères précédents permettent de reconnaître les individus.

6-D'où viennent-elles ?

Les fouines arrivent dans le jardinet ou en repartent, soit par un passage sous la clôture (h=6cm), soit par la rue sur les côtés de la maison. De chez moi, je les vois filer chez le voisin en traversant la haie.

Profitant de la neige en hiver, j'ai tenté de démêler l'écheveau des pistes entrecroisées des fouines et des chats. Les pistes ont montré que les fouines circulent à travers une grande partie du lotissement et de ceux d'à côté, traversant haies et jardins, par des passages qui sont

presque toujours les mêmes : trous dans les clôtures, coulées à travers une haie, etc... ces passages étant aussi utilisés par les chats et les hérissons.

J'ai perdu leurs traces dans un ravin boisé (quelques rochers sont présents) en contre-bas du lotissement, à environ 200m de chez moi. Il est possible qu'elles aient leurs gîtes dans ce ravin.

De même à Francheville, le pistage des fouines dans la neige, n'a pas permis d'arriver à leur gîte, les pistes se perdant dans des zones de broussailles au fond du vallon de l'Yzeron. D'après la littérature, les gîtes peuvent d'ailleurs être très variés (LIBOIS 1991). Personnellement, j'ai vu la fouine sortir d'un terrier de blaireau dans la vallée de l'Yzeron (lieu-dit *Patelière*) ainsi qu'à Francheville (lieu-dit *Chatelard*). Par ailleurs, une portée de fouine a été découverte en 2003 dans une boîte d'archives de la société ACIR à Sathonay (EROME *com. pers.*) !

La régularité momentanée des fouines au point de nourrissage (par exemple plusieurs jours de suite à la même heure, à quelques minutes près) pose la question de la distance qu'elles ont parcourue depuis leur sortie du gîte : soit elles viennent directement, soit elles vagabondent tant soit peu, ne venant sur le balcon qu'à l'occasion d'un de leurs passages à proximité. Peut-on penser que, lorsqu'elles viennent tôt et régulièrement, c'est qu'elles ont faim ? Ces périodes de régularité (par exemple 10 jours de suite en 2004 à 22h25 + ou - 2 minutes) se situent en effet souvent en mars, jamais en été quand la nourriture est abondante.

7-Comportement au lieu de nourrissage/Préférences alimentaires

Bien que s'agissant d'animaux sauvages et libres, les observations ci-dessous concernent un comportement sur un poste de nourrissage artificiel. La nourriture (reliefs de repas allant de déchets carnés cuits, aux croûtes de fromages, restes divers y compris pâtes cuites, pain, fruits, et parfois œuf) était répandu au sol sur le balcon. Les fouines arrivaient toujours en quelques bonds légers et semblaient repérer la nourriture à l'odorat et non à la vue, passant souvent à côté de « bons » morceaux sans les voir si elles ne tombaient pas le nez dessus.

Les aliments carnés sont consommés en premier (notamment le gras de jambon), puis le fromage. Les fruits à disposition (cerises, fraises...) n'ont jamais été touchés, non plus que les restes de poissons. Quant aux œufs pour lesquels la fouine est censée avoir une prédilection, elle s'y intéresse toujours en dernier, quand il ne reste plus rien d'autre. L'œuf, s'il est entier, est saisi dans la gueule, de façon souvent comique, car l'œuf roule et la fouine cherche à le retenir en le coinçant avec ses pattes. Puis elle l'emporte et va le manger sous une haie, ou beaucoup plus loin car j'ai rarement retrouvé les coquilles. Sur le site de Francheville par contre, les coquilles vides ont été retrouvées jusqu'à plusieurs dizaines de mètres du pont de nourrissage. Pour éviter qu'elle emporte l'œuf, on peut le casser partiellement. La fouine alors agrandit l'ouverture et lape le contenu de l'œuf en restant sur place.

Un comportement déjà décrit par d'autres auteurs est le transport de nourriture (WAECHTER 1975, LIBOIS 1991). Si les morceaux sont trop gros (>15-20g), la fouine les emporte et va les manger en bas des escaliers, souvent à l'abri d'un buisson, puis remonte chercher d'autres morceaux. Parfois aussi, elle se remplit la gueule de petits morceaux et file les manger à couvert sous une haie ou les emporte sans revenir. Parfois, certaines, visiblement affamées, consomment sur place jusqu'au dernier morceau, tandis que, d'autres fois, elles mangent deux ou trois morceaux, puis filent sans revenir.

Des proies mortes (oiseaux, petits rongeurs) n'ont jamais été consommées devant moi, mais avaient disparues au matin. En 2005, une seule fouine (la fouine n°1) consommait régulièrement les morceaux de pain. Les fouines urbaines consomment aussi les granulés pour chiens, les biscuits d'apéritifs, bref à peu près tout sauf les végétaux... Mais des indices prouvent qu'elles fréquentent les cerisiers à la bonne saison, et même longtemps après, puisqu'au

27 juillet 2005, les *fécès* contenaient encore des noyaux de cerises. Il s'agit alors des cerises sèches et confites qui jonchent le sol sous les cerisiers à cette époque. En mai, des *fécès* contenaient de très nombreux pépins minuscules, fraises ou framboises, tandis que, plus tôt encore en saison, des noyaux assez gros, non identifiés, ont été constatés. A partir d'août, les *fécès* contenaient régulièrement ce qui m'a semblé être des fragments de peaux de prunes.

A Francheville (PAGON *com. pers.*) où la nourriture est déposée sur une vaste terrasse éclairée, les mêmes comportements ont été notés. Plusieurs fouines viennent s'y nourrir simultanément, jusqu'à 3 ou 4 adultes, tout en maintenant une certaine distance entre elles et en semblant se surveiller. Parfois l'arrivée d'une nouvelle fouine met en alerte celle occupée à manger, qui dresse la tête et regarde fixement dans la direction de la nouvelle arrivante, avant, soit de lui courir après, soit de se remettre à manger. La venue d'un chat ne les fait pas partir et je n'ai jamais noté d'affrontements directs, qui doivent cependant se produire compte-tenu des cris entendus parfois.

A Francheville où ont pu être observés en été, simultanément l'adulte (la ♀ ?) et deux juvéniles, des comportements particuliers ont été notés : la fouine adulte (♀ ?) apportant de la nourriture aux jeunes restés en retrait à couvert et dont on voyait luire les yeux, puis, quelques semaines plus tard (en octobre), l'adulte chassant et pourchassant les jeunes au-delà du champ de vision, d'où parvenaient des cris non équivoques de bagarre. La femelle éloigne-t-elle de force les jeunes lorsqu'ils sont trop grands ?

Une fois, un chat est resté assis à quelques mètres sans oser s'approcher tant que les fouines étaient là.

Sur mon petit balcon, j'ai rarement observé plus de deux fouines simultanément (une fois trois). Elles mangent chacun pour soi, semblant s'ignorer. Peut-être se « connaissent-elles », couple, ou adulte et juvénile ? Une fois (5 mai 2004), à 22h50, le mâle n°4 et la femelle n°3 sont sur le balcon et mangent côte à côte. Le ♂ lape un œuf brisé quand la ♀ vient lui sortir l'œuf de la gueule sans provoquer de réaction. Elle se frotte le museau contre le ♂, mais au bout d'un moment, celui-ci emporte l'œuf et va le consommer plus loin, suivi par la femelle... Mais le plus souvent la fouine qui mange prend en chasse une autre fouine qui circule dans le jardin ou tente d'approcher du poste de nourriture.

Les comportements individuels, outre qu'ils permettent de reconnaître chaque animal, permettent aussi, avec un peu de chance, d'identifier les sexes, à condition d'avoir mâle et femelle côte à côte, ce qui permet de voir les différences de taille. Une fois (22 mars 2004), deux fouines de tailles différentes, se sont reniflées tendrement le museau ce qui a permis d'identifier le couple (mâle n°4 et femelle n°3) évoqué plus haut. Les femelles, souvent plus « timides », sont aussi reconnaissables, en juillet, par les marques de morsures au cou conduisant à une zone plus ou moins dégarnie de poils, traces faites par le mâle au moment des accouplements.

Enfin, le comportement de la fouine vis-à-vis de l'éclairage est étonnant ! Un fort éclairage rapproché de face la laisse indifférente, ce qui facilite l'observation des détails et l'identification. Ce trait de comportement a déjà été signalé (HAINARD 1961).

8-Quand viennent-elles ?

Si la fréquentation du point de nourrissage s'effectue toute l'année, les fouines l'ayant visiblement intégré dans leurs circuits nocturnes, cette fréquentation varie considérablement en fonction du temps. Il s'agit, malgré l'apport de nourriture, de bêtes sauvages et libres, profitant seulement de l'opportunité qui leur est offerte.

Les allées et venues se succèdent par intermittences une grande partie de la nuit, soit par la même fouine, soit par des fouines différentes. Les animaux paraissent en effet parcourir

des circuits plus ou moins longs et réguliers à la recherche de nourriture, circuits entrecoupés peut-être de moments de repos. Le rythme d'activité de l'espèce est en effet connu pour être polyphasique (KALPERS 1984).

Il y a une assez grande régularité en mars, avril et mai : les fouines viennent presque chaque soir entre 21h et 22h. A partir de juin, et surtout en juillet et août, la fréquentation du point de nourrissage devient plus tardive et moins régulière, ce qui pourrait être lié au rut, les animaux passant moins de temps à se nourrir.

Curieusement, le passage à l'horaire d'été (fin mars généralement) n'a pas induit, en 2004 et en 2005, de décalage horaire dans la venue des fouines. Ceci tendrait à prouver, comme le fait remarquer HERRMAN (1989), que c'est le niveau de tranquillité (fin des activités humaines) qui déclenchent la sortie des animaux, au moins autant que le crépuscule (en juin, même à la nuit, quand les jardins sont encore occupés par les habitants (barbecue...), les fouines viennent tard).

Les conditions météo semblent peu influencer sur les allées et venues des fouines et je les ai plusieurs fois observées le pelage trempé par la pluie. Je ne les ai cependant jamais vues pendant des orages violents et le vent, lorsqu'il est fort, semble aussi les perturber, comme c'est le cas pour d'autres mammifères sauvages.

Enfin, il faut noter que, même dans les périodes de fréquentation régulière, il y a toujours des soirs où les fouines ne viennent pas, ou viennent entre minuit et 4h du matin sans qu'il soit possible de trouver une explication.

9-Marquages

Comme l'a bien observé et décrit CHEVALLIER (1987), les fouines déposent fréquemment des *féces* ou urinent sur des objets remarquables : jouet d'enfant à Francheville (PAGON *com. pers.*), assiette, chaussures, etc. S'agit-il de marquages territoriaux, de simples « prises de possession » du point de nourrissage, ou encore de repères olfactifs pour d'autres fouines ? Elles « marquent » souvent aux mêmes endroits, par exemple toujours dans le coin de la porte-fenêtre ou dans la gamelle de nourriture quand elles l'ont vidée... Les *féces* sont très différentes de celles habituellement connues pour l'espèce. Elles sont le plus souvent insignifiantes et informes, d'une taille ridicule (1 ou 2cm), ou rappelant celles du hérisson, elles sont aussi souvent mêlées d'urine.

Même pendant des absences prolongées (jusqu'à 1 mois), elles continuent à venir « marquer » sur le balcon, preuve qu'elles le visitent toujours au cas où il y aurait à manger...

J'ai rarement trouvé de *féces* ailleurs dans le jardin, et jamais sur les passages et coulées habituellement empruntés dans celui-ci. Par contre, notamment en août 2005 (à partir du 20), des *féces* étaient déposées en des points « stratégiques » (angles de villas ou de haies), dans les allées du lotissement, ce qui semblerait correspondre à des marquages territoriaux.

Enfin il m'a semblé que seuls les ♂♂ marquaient, ce qui correspondrait bien à un marquage territorial. Ce point reste à confirmer.

10-Soirées ordinaires...

14 avril 2003, Craponne. Lune au $\frac{3}{4}$, un peu voilée. A 22h une ombre traverse le jardin, mais ce n'est qu'un chat noir... 22h20 : hérisson. 22h30 : la fouine apparaît, mais disparaît aussitôt. La revoilà au bas de l'escalier qu'elle grimpe sans hésiter et se met à manger des restes de viande sans prêter attention à un œuf disposé à côté. Elle est très sombre, le pelage luisant. Elle

s'attaque enfin à l'œuf qu'elle lape consciencieusement et longuement. Elle est à un mètre et on peut compter les poils...

Une 2^{ème} fouine apparaît au bas des marches et commence à monter. Mais la première descend à sa rencontre. Les deux bêtes restent face à face un instant sans agressivité, puis la première remonte finir l'œuf tandis que l'autre s'éloigne.

23 avril 2003, Francheville. En poste à 20h40. 21h18, une fouine arrive, se met à manger en surveillant d'un œil le coin de la terrasse, où il doit y avoir quelque chose. C'est une 2^{ème} fouine qui apparaît. Les deux bêtes se jaugent un instant, la première esquissant une fuite. Puis les deux fouines se mettent à manger à deux mètres l'une de l'autre durant plusieurs minutes avant de s'en aller.

21h30 : une fouine apparaît (laquelle ?) mange, part et revient plusieurs fois, permettant de totaliser de longues minutes d'observations.

21h45 : une nouvelle fouine apparaît. Elle est différente des précédentes, très sombre et plus petite, et à 22h, une autre fouine encore vient manger quand on quitte le poste d'affût.

23 mars 2004, Craponne. Temps froid, vent du nord, pluie et giboulées.

20h30 : une fouine arrive sur le balcon alors que tout est éclairé. Pas le temps de l'identifier.

22h10 : arrivée de la fouine n°1, qui mange et « marque » (crotte minuscule et urine). Elle regarde souvent en bas, semblant surveiller quelque chose. A un moment, elle dévale l'escalier et s'arrête à 2 marches du bas. Une autre fouine la rejoint passant par-dessous la rambarde. Les deux fouines se reniflent et se frottent le museau, mais la nouvelle arrivante ne monte pas manger. Elle part tandis que la n°1 remonte manger tranquillement.

5 mai 2004, Craponne. 22h : arrivée de la fouine n°5 qui mange peu et repart rapidement. Plus rien jusqu'à 22h50 où deux fouines grimpent ensemble sur le balcon. Elles sont de tailles différentes, la plus grosse étant le mâle n°4 et l'autre, plus petite et plus fine, la femelle n°3. Les deux bêtes mangent côte à côte, la ♀ prenant même de la nourriture dans la gueule du ♂ qui laisse faire.

31 mai 2004, Craponne. Temps pluvieux. Demi-lune très voilée, vent nul.

A 22h une fouine arrive par le trou de la clôture, s'arrête un moment et file chez le voisin en traversant la pelouse. 22h15 : une autre fouine arrive par le même endroit et monte sur le balcon. C'est la n°6 : queue peu fournie ou en mue, mâle probablement (tête large, grosse taille). Elle mange pendant 5 minutes, puis repart par le trou du grillage. 22h35 : arrivée de la fouine n°2. Queue large et fournie. Elle aussi mange quelques minutes et repart. 22h45 : par le trou du grillage, arrive la ♀ n°3 à la queue irrégulière. Elle est petite et porte une marque dégarnie au cou, qu'elle n'avait pas il y a 15 jours (début du rut ?). Mange longuement et repart. 22h55 : la voilà qui revient et s'attaque à l'œuf cassé, qu'elle lape, puis finit par emporter. Aucun marquage ce soir. 23h : cris de fouines dans le jardin.

Au matin, tout a été mangé et, sur le balcon, il y a des crottes et des marquages à l'urine. Les fécès contiennent, depuis une semaine, des noyaux inconnus, allongés et nervurés.

14 mai 2005, Craponne. 22h05 : arrivée de la fouine n°4. Elle mange avec avidité et beaucoup, part et revient 3 fois avant 22h15. A 22h15, une grosse fouine inconnue grimpe sur le balcon. Elle est craintive, mange un peu et repart par le trou de la clôture, en s'arrêtant plusieurs fois en route pour me regarder. A 22h30, une nouvelle fouine inconnue vient manger. Assez petite et craintive, pelage clair pas très beau, queue noire, elle deviendra la n°5 (une ♀ sans doute). 22h45 : arrivée de la fouine n°1, grosse et hardie au beau pelage fourni qui mange sans crainte, puis repart.

Et il en est ainsi presque chaque soir, pour le plaisir des yeux...

11 - Conclusion

En zone urbaine et surtout péri-urbaine de Lyon, les fouines ont vraisemblablement des densités élevées, bien qu'elles passent le plus souvent inaperçues et insoupçonnées. Habituees à un environnement fortement anthropisé et artificiel, elles sont indifférentes aux odeurs, aux véhicules et aux lumières.

La création de postes de nourrissage, ne peut s'apparenter à un nourrissage en captivité, les animaux restant libres d'aller où bon leur semble, ce dont ils ne se privent pas. C'est par contre un moyen commode pour les observer aisément et d'essayer de surprendre quelques aspects de leurs comportements. Cependant, l'observation directe pose parfois plus de questions qu'elle n'apporte de réponses ! Par exemple, pourquoi les jeunes ne sont-ils jamais vus ? Où vont les fouines entre deux visites au point de nourrissage ? Rejoignent-elles leur gîte ou vagabondent-elles, et dans ce cas jusqu'où ? Seule la télémétrie apporterait des réponses, mais l'espace où circulent les fouines n'est guère accessible, puisqu'il s'agit de maisons et d'espaces privés...

D'une élégance remarquable, la fouine incarne la vivacité, l'agilité et « l'intelligence » du carnivore sauvage, insaisissable en milieu naturel, inespéré et pourtant présent dans la cohue des grandes villes que, pour les naturalistes au moins, elle rend plus supportable.

Daniel ARIAGNO

Remerciements : Je tiens à remercier tout spécialement Danielle et Henri PAGON, de Francheville, pour leur accueil chaleureux et leur aide passionnée dans l'observation des fouines. Que soient aussi remerciés les innombrables naturalistes de tout poil qui sont venus partager avec moi quelques moments de bonheur en compagnie des fouines.

NB : les figures et dessins qui accompagnent cet article n'ont pas pu être insérées dans le document du site web. Vous pouvez vous procurer l'article complet au CORA-Rhône.

BIBLIOGRAPHIE

CHEVALLIER J. (1987). Quelques aspects du comportement en liberté de la Fouine *Martes foina*. Doc.policopie, 17 pages.

CLEMENT B. et SAINT-GIRONS MC. (1982). Notes sur les mammifères de France. XVIII . Le régime de la fouine *Martes foina* dans l'agglomération nantaise et en milieu rural. *Mammalia*, 46 : 550-553.

DELIBES M. (1983). Interspecific competition and the habitat of Stone Marten in Europe. *Act. Zool. Fennica* 174 : 229-231.

GRILLO X./FRAPNA (1997). *Atlas des mammifères sauvages de Rhone-Alpes*. FRAPNA éditeur, 303 p.

HAINARD R. (1961). *Les mammifères sauvages d'Europe*. Tome II. Delachaux et Niestlé, Lausanne CH.

HERRMAN (1989). Social organisation in *Martes foina* and ecological determinants of home range size under urban, agricultural and woodland use of land. *Lecture Vth. int. Thriol. Congress*. Rome 22-29 VIII 89 ; 17 pages.

- KALPERS J. (1984).** Contribution à l'étude éco-éthologique de la fouine : stratégie d'utilisation du domaine vital et de ses ressources alimentaires II. Radiorepérages et discussion générale. *Cahiers Ethol. appl.* 4 : pp.11-26.
- LEGER F. (1996).** Observations sur l'écologie de la Fouine dans le bocage du Perche. *Bull. ONC*, mars 1996 n°209 ; 16-29.
- LIBOIS R. (1991).** La Fouine (*Martes foina* Erxleben 1777). *Encyclopédie des carnivores de France*, 10. S.F.E.P.M. ; 49 pages.
- MACDONALD D. et BARRETT P. (1995).** *Guide complet des mammifères de France et d'Europe*. Delachaux et Niestlé, Lausanne CH.
- ROMANOSWSKI J. (1989).** The diet of the Stone Marten in urban areas in Poland. *Communication affichée: Vth. int. Thriol. Congress. Rome 22-29 VIII 89.*
- WAECHTER A. (1975).** Ecologie de la fouine en Alsace. *Revue d'Ecologie (Terre et Vie)*, 29 : 399-457.
- WAECHTER A. (1974).** Contribution à l'éthologie et à l'écologie d'un mustélidé européen : la fouine *Martes foina*. Thèse 3^{ème} cycle. Univ. Louis PASTEUR. Srasbourg ; 93 pages.

Ambiance camarguaise à Miribel-Jonage !

Dominique TISSIER

Vendredi 26 août 2005, 16h.50 : **ambiance (un peu) camarguaise** à Miribel-Jonage, sur le site des Grands Vernes, où j'ai, dans le même champ de vision de ma longue-vue, côte à côte, une Barge à queue noire *Limosa limosa*, une Aigrette garzette *Egretta garzetta* et... un Ibis falcinelle *Plegadis falcinellus*!...

Si la première est peu commune, la deuxième est régulière en cette saison ; l'Ibis falcinelle, quant à lui, est d'observation très rare dans notre département.

L'oiseau se laisse observer facilement depuis le bel observatoire récemment aménagé sur le site ; il se nourrit en bord d'étang, se toilette, s'envole pour disparaître derrière la végétation des îlots, puis revient dormir un instant près de la Barge à queue noire et de quelques Hérons cendrés *Ardea cinerea*.

A noter aussi la présence inhabituelle d'une Sterne pierregarin *Sterna hirundo* pour compléter ce spectacle improvisé.

Instants privilégiés pour les observateurs... et images à conserver dans leur mémoire...

L'aire de répartition de l'Ibis falcinelle s'étend du sud de l'Europe jusqu'au sud-est asiatique, en passant par l'Afrique, l'Asie centrale et l'Australie. Mais on le trouve aussi sur le côté oriental de l'Amérique du Nord et aux Antilles.

En Europe, sa répartition est assez irrégulière, avec des zones sporadiquement réparties de la plaine du Pô en Italie jusqu'en Russie (SVENSSON, MULLARNEY, ZETTERSTROM, GRANT 2000), l'Ukraine, la Russie et la Roumanie abritant la majeure partie de la population européenne.

En France, cet ibis est un migrateur peu fréquent, mais observé quand même chaque année (DUBOIS, LE MARECHAL, OLIOSSO,

YESOU 2000). Par contre, l'hivernage et la reproduction y sont tout à fait exceptionnels. Une tendance à l'erratisme post-nuptial et un passage migratoire aux trajets irréguliers semblent être mis en évidence pour les oiseaux européens, entre fin août et fin octobre (DIETRICH, KAISER et le CHN 1999). Les oiseaux sont surtout notés dans le sud de la France (Camargue et Corse principalement) et sur le littoral atlantique.

Personnellement, je ne l'avais observé que deux fois en France, en Camargue en décembre 1993 et janvier 1997, et une fois en Espagne, en plumage nuptial, en février 2002.

En Rhône-Alpes, les données sont très peu nombreuses : une seule en Ardèche, une seule dans la Drôme ainsi qu'en Haute-Savoie. Il y a une bonne vingtaine d'observations dans l'Ain depuis la seule et unique nidification signalée en 1961 au marais des Echets (asséché en 1968), mais deux seulement dans le Rhône (DELIRY et le CHR 2005).

L'oiseau observé était un adulte en plumage inter-nuptial, les reflets pourpres et verts du plumage apparaissant encore nettement avec une belle lumière de fin d'après-midi. La tête et une partie du cou étaient marquées de fins traits blancs. L'absence de blanc ou de rougeâtre aux lores et autour de l'œil, la couleur sombre de cet œil, le bec et les pattes très sombres, presque noirs, permettent de confirmer l'identification, en éliminant les deux espèces américaines, l'Ibis

de la Puna *Plegadis redgwayi* et l'Ibis à face blanche *Plegadis chihi*, jamais arrivés en France de manière naturelle, mais pouvant très exceptionnellement s'échapper de captivité en Europe (FREMONT 1994).

Cet oiseau était présent depuis au moins le 23 août (Matthieu FAVEYRIAL *in* Ornithomedia.com); il n'est resté qu'une semaine. Il ne portait pas de bague, ni de marquage quelconque. Impossible donc de connaître son origine, mais la date correspond bien à celle d'un possible erratisme post-nuptial ou d'une possible migration d'un oiseau de l'Europe de l'est.

Ce vendredi, le spectacle dure quelques dizaines de minutes, le temps de montrer l'oiseau à quelques promeneurs intéressés, puis la barge s'envole au loin, rejoignant en vol un autre limicole plus petit que je ne peux identifier, l'aigrette s'éloigne vers une autre rive chercher sa provende, l'ibis sommeille, puis disparaît de nouveau derrière une ligne d'arbustes... Je m'éloigne à mon tour, avec mes images en tête et mes notes sur mon carnet... heureux de ma courte visite sur ce site de Miribel-Jonage, si proche de la ville de Lyon, mais qui reste donc toujours le plus propice à l'observation de raretés dans notre département.



Dominique TISSIER

Bibliographie :

- DELIRY C. (2005).** Comité d'Homologation Régional Rhône-Alpes (C.H.R.), <http://www.deliry.com/chr.htm>
- DIETRICH L., KAYSER Y. et le CHN (1999).** Statut de l'Ibis falcinelle *Plegadis falcinellus* en France. *ORNITHOS* 6-4 : 183-188.
- DUBOIS P.J., LE MARECHAL P., OLIOSO G., YESOU P. (2000).** *Inventaire des oiseaux de France*. Avifaune de la France métropolitaine. Nathan, Paris.
- FAVEYRIAL M. (2005).** Donnée transmise sur Ornithomedia.com. *Le web de l'ornithologie*. <http://www.ornithomedia.com>
- FREMONT J.-Y. (1994).** Les pièges en identification : l'Ibis falcinelle *Plegadis falcinellus*. *ORNITHOS* 1-1 : 34-35.
- RENAUDIER A. (1998).** Les oiseaux du Rhône. *L'Effraie* n°13 : 15-35. CORA-Rhône. Lyon
- SVENSSON L., MULLARNEY K., ZETTERSTROM D., GRANT P.J. (2000).** *L'album ornitho*. Delachaux & Niestlé, Paris.

Histoire de Pic noir...

Christian MALIVERNEY

Dès notre arrivée en juillet 1998 sur le plateau de Saint-Julien-sur-Bibost, à 1 km à l'ouest du Crêt d'Arjoux, nous avons eu des contacts sonores avec le Pic noir *Dryocopus martius*, le plus grand des picidés européens, l'un des plus grands pics du monde.

Très tôt donc, nous avons eu la chance d'entendre des « kru kru kru » ou chant de vol, ainsi que des « klieuuh » étirés, métalliques et plaintifs, cris que fait l'oiseau en se posant. Parfois, les « kru kru kru » s'amplifiaient, et le grand oiseau noir nous passait au-dessus de la tête, ou à proximité, bien reconnaissable par son vol désordonné et un peu inconstant, mais en ligne droite contrairement aux autres pics (JONSSON 1996).

Vu l'écosystème, il est assez logique d'y trouver le Pic noir : moyenne montagne (700-800m), territoire majoritairement couvert de forêts mixtes avec pins, sapins, épicéas, sapins Douglas, chênes, hêtres, bien que ces derniers soient en petit nombre à l'état de grands arbres. Donc, le statut de « vieilles forêts » et « hautes futaies » notifié dans les livres ne correspond pas vraiment à la forêt de St-Julien. Mais qu'importe ! En fait, la répartition de cet

oiseau de la taille d'une Corneille (L 40-46 cm, E 67-73 cm) est en pleine expansion depuis 1955 où il n'était présent en France que dans les massifs des Vosges, du Jura, des Alpes du nord, en Auvergne et dans une partie des Pyrénées (DUBOIS, LE MARECHAL, OLIOSO, YESOU 2000). En 2003, il était absent seulement en Aquitaine et en Corse ! Ce n'est donc plus un oiseau inféodé aux forêts de montagnes.

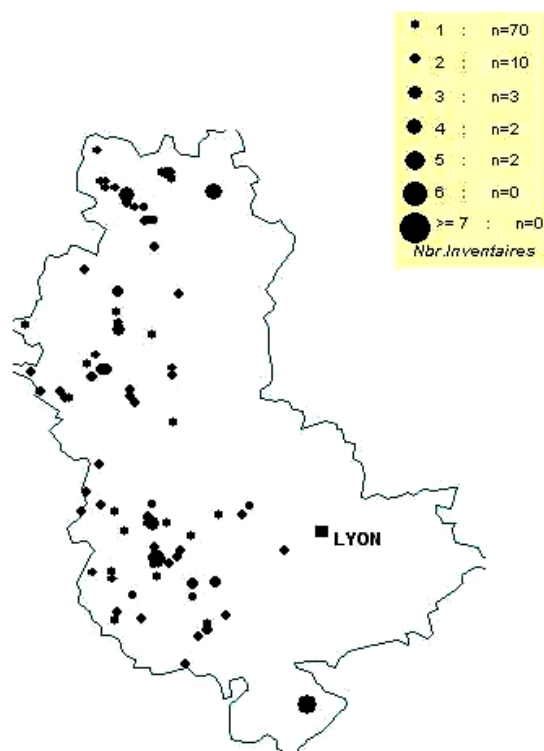


Figure 1 : Répartition des données de Pic noir dans le Rhône (de 1994 à 2001), base de données CORA-Rhône

Récemment, de nombreuses observations ont été faites en plaines ou coteaux : à Saint-Etienne-la-Varenne dans le Beaujolais (G. CORSAND) en mars 2005, dans le *Grand Lyon* même, comme à Dardilly (J. VERICEL *comm. pers.*) en avril, dans une chênaie-charmaie début mai 2005 à Francheville (T. GAULTIER *comm. pers.*), commune où il avait été noté déjà en 2002 (D. ARIAGNO) ; un couple a même été observé fin juin 2005 à Sainte-Foy-lès-Lyon (V. DAMS *comm. pers.*) à 4 km de la Place Bellecour !

Il a par ailleurs été contacté dans le parc de Parilly à Lyon, le 31 octobre 2004 (O. IBORRA).

Notons qu'il a été signalé aussi à Bessenay, Bibost et Courzieu (B. DI NATALE) en 2005.

Il est bien présent aussi sur les coteaux de l'ouest lyonnais : ainsi, il a été plusieurs fois noté dans le bois de Lairineuse à la Tour-de-Salvagny de 1988 à 2000 au moins (L. MANDRILLON, M. & C. LUTRIN, D. & G. TISSIER *et al.*) et un jeune volant a été observé nourri par un adulte le 30 juin 1996 sur la commune de Marcy l'Etoile (TISSIER 2000).

De plus, il est également nicheur à Miribel-Jonage (J.-M. BELIARD) : encore un écosystème typique du Pic noir, la ripisylve, non ?!!!

A Saint-Julien-sur-Bibost, il a été déjà observé le 25 mai 1995 (D. & L. MOSCATELLO) et en 1998 (B. DI NATALE).

Au début, je n'ai pas eu trop le temps de le chercher, puis, par hasard, au printemps 2000, j'ai découvert des cavités dans un grand hêtre... au bord d'une petite route de campagne, à 300 mètres de ma maison. Le mythe de la cavité du Pic noir au fin fond d'une forêt profonde s'effondra : le hêtre en question est situé non seulement au bord de la route (certes, il ne passe pas plus de 10 véhicules par jour dont 3 tracteurs !...), mais au coin d'une lisière avec vue plongeante sur la vallée du Trésoncle et plusieurs hectares de prairies pâturées !

En fait de loge, il y en a deux, l'une au-dessus de l'autre, cavités ovales de 9 x 12 cm environ, orientées ouest-nord-ouest. Dès cette découverte, le mâle, reconnaissable à sa grande calotte rouge vif, a été vu plusieurs fois la tête hors de son trou, fin mars et début avril 2000. Mais lors de mon premier affût, vers le 15 avril 2000, après 30 minutes d'attente, une Mésange charbonnière sortit de la cavité ! Une semaine après, le trou était partiellement muré par de la terre : une Sittelle torchepot s'en était emparée !

En fait, 43 espèces animales profitent des trous plus ou moins désaffectés du Pic noir, dont la Nyctale de Tengmalm, la Chouette hulotte, la Chevêche d'Athéna, le Choucas des tours, la Huppe fasciée, le Pigeon colombin, les Mésanges bleues et charbonnières ainsi que la Sittelle torchepot comme j'ai pu m'en rendre compte, mais aussi l'Étourneau sansonnet, l'Écureuil, la Martre des pins, les frelons, etc.. (DEOM 2003).

Mais en septembre 2000, le Pic noir était à nouveau observé dans son trou, scrutant le paysage comme à son habitude ! Ce qui me motiva pour construire un petit affût permanent entre deux petits sapins, à hauteur de la cavité, de l'autre côté de la route, soit à une trentaine de mètres.

Dès février 2001, les premiers tambourinages commencèrent : des percussions puissantes, 20-40 coups en 2 à 3 secondes, telles des rafales de mitrailleuse. Le 14 mars, le mâle est observé arrivant à la cavité qui allait devenir le nid, puis le 17 mars, mâle et femelle sont vus paradant dans le secteur. Non pas la parade décrite dans « la Hulotte » où les partenaires, cou dressé, font des moulinets avec la tête, mais simplement plusieurs courses-poursuites à travers les arbres.

Les Pics noirs vivent séparés de juillet à la fin de l'hiver et font tout pour s'éviter. Il faut normalement presque 3 mois pour que les deux asociaux se rapprochent et ré-apprennent à surmonter leur hostilité naturelle. C'est pourquoi les premiers tambourinages doivent commencer très tôt, dès début février. La plupart du temps, le couple choisira un nid sur le territoire de l'un des deux oiseaux. Mais parfois, il décidera de construire un nouveau nid, soit un bon mois de travail ! Ce qui ne se décide pas à la légère, car il faut environ 100.000 coups de bec à deux pour creuser une nouvelle loge. Il est possible qu'ils le fassent pour user leur bec qui grandit de 0,5 mm par jour !

Les critères de construction ? Le Pic noir est très sélectif ! Il faut une hauteur minimale de 5 mètres (entre le 2^è et le 5^è étage d'un immeuble), il ne faut pas de branche en dessous du nid, il ne faut pas de plante grimpante, ni d'écorce rugueuse. Le hêtre s'avère donc être l'arbre idéal. A défaut, il utilisera un épicéa, un pin, un sapin ou un bouleau.

Apparemment, les Pics noirs de la petite Bigaudière, lieu-dit à Saint-Julien-sur-Bibost, ont été raisonnables et ont choisi de nicher dans de l'ancien, avec quelques rénovations minimales, notamment l'écorce autour du trou supérieur qui a été décapée !

Le 20 mars 2001, le mâle est dans son trou. Lors de mon premier affût, le 21 avril, je n'ai dû attendre que 30 secondes, j'ai entendu un « kiak » bref et le mâle est arrivé, s'est perché le long du tronc au niveau de la loge. La femelle, prévenue par le cri du mâle, sortit la tête et s'envola d'un trait. Au

passage, j'ai pu voir qu'elle était plus frêle que le mâle, et surtout, avec une petite tache rouge triangulaire en arrière de la tête, contrairement à celui-ci. Le mâle prit sa place et n'en bougea plus. Je partis 30 minutes après.

Ce qu'il faut savoir, c'est que la femelle pond 15 jours après le retour du Coucou gris, vers la mi-avril, en général quatre œufs, un par jour, puis commence à couvrir. Les conjoints se relaient, mais c'est toujours le mâle qui couve la nuit, soit seulement 5 à 6 heures pour la femelle et 18 heures pour le mâle ! Le couple est alors très discret... et c'est bien vrai ! Un affût au Pic noir est particulièrement déconcertant, car ces oiseaux-là n'ont pas d'horaire ! En plus, avec leur vaste territoire de 200-500 hectares, le gîte et le couvert sont rarement au même endroit. Ce qui fait que lorsqu'un des parents couve, et que l'autre est parti au ravitaillement, son retour est aléatoire, car il doit remplir sa gorge d'insectes qu'il peut trouver assez loin, 15-20 g en général et jusqu'à 33 g. En moyenne, les petits doivent attendre une quarantaine de minutes, mais l'attente peut se prolonger 4 heures ! Pour les petits, le conjoint... et l'observateur, l'attente est interminable !

Au sujet des « petits » : il faut savoir que seulement 12 jours d'incubation sont nécessaires et non pas 21 comme pour les œufs de poule, mais 12 (douze) ! Donc les poussins naissent environ fin avril. Non seulement ils sont très petits, mais particulièrement laids, et ces prématurés tout nus ne pèsent que 9 grammes !

Donc, si j'en reviens à mon histoire, lors de mon premier affût le 21 avril, les œufs étaient pondus, et les parents se sont relayés pour couvrir. Et lors de mon deuxième, le 8 mai, ils devaient être nés. J'ai pris place dans mon mini observatoire à 15h30. Par chance, le mâle est arrivé à 16h, et après un « kiak » annonceur, a rentré la tête et une partie du corps dans le trou, en ne laissant dépasser que la queue, dans une position certainement peu confortable. Puis, après 20 secondes, il est rentré complètement dans la loge. A 16h30, même cri, la femelle se posa le long du tronc, le mâle sortit la tête et s'envola (3 photos). La femelle rentra partiellement et procéda de la même manière que le mâle. Elle ne sortira la tête du trou que 2 fois en 45

minutes. Après ces beaux exemples de nourrissage des Pics noirs, les affûts suivants, mi mai et fin mai, n'ont rien donné : cris et chants au loin seulement.

Le mâle n'est revu... qu'en septembre, 4 jours de suite vers 19h30, dans son trou. Comment expliquer cela ? Certes, si les petits sont minuscules à l'éclosion, ils grandissent terriblement vite, et 17 jours après leur naissance, environ mi mai, ils ont quasiment le plumage d'adulte, noir et rouge, mâle et femelle distinguables, et peuvent grimper et regarder au dehors. 28 jours au maximum après leur naissance, les parents font sortir leurs petits en les affamant, puis chacun en emmène deux dans une zone sécurisée de la forêt riche en insectes, leur enseignant tout ce que doit savoir un Pic noir. Puis toute la famille se sépare en août, les parents chassant leurs jeunes de leur territoire respectif.

Certes, j'ai dû louper une scène : je pense que les jeunes étaient encore dans le nid lors de mon deuxième affût de mai, le 15, mais qu'ils ne se sont pas montrés, et les parents, à la recherche de nourriture, ont tardé. Le 25, ils ne devaient plus y être ! A moins que leur prédateur numéro 1, la Martre des pins ait sévi, mais c'est relativement peu probable dans un hêtre, avec une loge réunissant tous les critères du parfait nid de Pic noir !



Une seconde loge est découverte en février 2002 dans un des rares gros hêtres du secteur, en pleine forêt, à environ 400 mètres de la première, à mi-pente de la colline, mais sans trace d'occupation. Le mâle, toujours lui, est revu très souvent courant 2002, soit dans son trou, soit en vol, mais le plus souvent, ce ne sont que les manifestations sonores habituelles.

En 2003, le tambourinage accompagné de chant (un peu comme un Pic vert en plus lent) et de cris d'alarme, se fit entendre dès le 8 février, alors qu'il y avait encore un bon mètre de congères dans le jardin ! Les 1^{er} et 2 mars, tambourinage et parade de M. et Mme Pic noir au sommet dénudé d'un grand chêne à 50 m de notre fenêtre de cuisine. Ensuite, ils se montrèrent assez silencieux et discrets, et ce n'est que début mai que j'ai pu à nouveau voir le mâle sortir de sa loge habituelle, ce qui m'a motivé pour un affût le 7 mai. Les jeunes devaient avoir environ une semaine. Alors que j'étais en place depuis une demi-heure, la femelle arriva sans bruit, rentra dans le nid et n'en bougea plus. Quinze minutes après, ce fut au tour du mâle, précédé d'un « kiak ». Il rentra aussi dans la loge, mais sans doute s'étant aperçu de la présence de la femelle, il repartit 5 minutes après ! Puis il revint après une demi-heure, mais resta posé le long du tronc, sans bouger, pendant la même durée, sans doute attendant que Dame Pic noir daigne bien lui laisser la place. Finalement, il se décida à rentrer dans la loge, mais pour faire un demi-tour à l'intérieur et se tenir la tête au dehors, montrant ainsi sur son bec de nombreuses larves collées (photo). Après 15 minutes, il s'envola sans bruit.

Les Pics noirs se nourrissent de divers insectes arboricoles vivant sous l'écorce (Ips typographes) ou dans le bois (larves de Cérambycides, Fourmis charpentières) de conifères (pins, sapins, épicéas) morts ou

malades. Ils sont capables de détacher des plaques d'écorce de 2 m de long ou des copeaux de plus de 20 cm pour rechercher leur nourriture. Et tout cela avec leur bec dont ils donnent 8.000 à 12.000 coups par

jour ! Ils connaissent leur grand territoire sur le bout des pattes : les Pics noirs peuvent exploiter 800 souches disséminées sur 32 ha, et sont capables de les retrouver de mémoire sous une épaisse couche de neige. A force de chercher les insectes à la base des troncs, et

de creuser toutes sortes de trous au pied des arbres, ils arrivent parfois, sans le vouloir, à faire tomber un vieux pin de 20 m de haut pesant plus d'une tonne. Au fait, « *Dryocopus* » veut dire « *celui qui abat les arbres* » !

Comme en 2001, les affûts de fin mai n'ont rien donné, seulement des cris au loin. Et comme en 2001, ce n'est qu'en septembre que M. Pic noir, ayant repris ses habitudes de célibataire, a réapparu scrutant le paysage depuis le balcon de sa loge, vers 19h30 !...

Depuis, mon affût a été détruit et je ne l'ai pas refait. Mais chaque fois que j'entends ou que je vois cet oiseau mystérieux, et malgré la difficulté de suivre la nidification complète, je me dis qu'un jour, je remettrai ça !

Christian MALIVERNEY

Bibliographie :

Base de données du CORA - M.R.E. Lyon.

DEOM P. (2002-2003). Le Pic noir. *La Hulotte*, n° 82 (2002) et 83 (2003). Boulton-aux-bois.

DUBOIS P.J., LE MARECHAL P., OLIOSSO G., YESOU P. (2000). *Inventaire des oiseaux de France*. Avifaune de la France métropolitaine. Nathan, Paris.

JONSSON L. (1996). *Les Oiseaux d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*. Nathan, Paris.

SVENSSON L., MULLARNEY K., ZETTERSTROM D., GRANT P.J. (1999). *Le guide ornitho*. Delachaux & Niestlé, Paris.

TISSIER D. (2000). *Les oiseaux de Marcy l'Etoile*. Edité par l'auteur, Lyon.

Un Rougequeue à front blanc mâle assure seul le succès d'une nichée à Marcy l'Etoile (69)

Dominique TISSIER

Le Rougequeue à front blanc *Pheonicurus phoenicurus* est l'un des plus beaux oiseaux de l'avifaune européenne.

D'une taille d'environ 14cm, sa silhouette est très élancée et élégante, son plumage marie harmonieusement le gris et l'orangé avec une superbe parure noire et blanche à la tête. La queue est encore plus rousse que celle de son cousin le Rougequeue noir *Phoenicurus ochruros* (MULLARNEY, SVENSSON, ZETTERSTROM, GRANT 2000).

Largement répandue en Europe, de l'Atlantique à la Sibérie, l'espèce est aussi bien représentée en France, sauf en Bretagne, Vendée et sur le littoral méditerranéen. La population française était estimée à 500.000 couples environ à la fin des années 90 (DUBOIS, LE MARECHAL, OLIOSO, YESOU 2000).

Il vit dans les bois, les bosquets, les haies vives, mais aussi les parcs et les jardins. On le trouve aussi étonnamment en

pleine ville, même s'il y est moins commun que *Ph. ochruros*.

Un couple se reproduit par exemple dans le 5^{ème} arrondissement de Lyon, dans la cour de l'Ecole des Maristes sur la colline de Fourvière, et y est régulier depuis plusieurs années. Un mâle y a chanté tout mai et juin 2005 (*obs. pers.*). Un autre mâle chantait les 16 et 20 mai 2005 dans le 7^{ème} arrondissement, à l'angle entre la rue Garibaldi et la rue Chevreul, sur l'antenne de télévision d'un grand immeuble (*obs. pers.*) !

Il niche dans un trou d'arbre ou de mur, parfois dans un nichoir, et se nourrit essentiellement d'insectes. Comme la plupart des insectivores, c'est un migrateur qui hiverne en Afrique tropicale et arrive en France dès fin mars, mais surtout en avril. Le passage post-nuptial est assez marqué dans notre département, surtout en septembre, avec quelques oiseaux tardifs en octobre.

Sur le secteur de Marcy l'Etoile, les dates de première observation notées entre 1989 et 2001 vont du 27 mars au 17 avril. En migration, l'espèce est notée un 21 et un 23 août, puis tout septembre (27 données) et début octobre (9 données), la plus tardive étant le 16/10/94 (D. TISSIER *obs. pers.*).

Ma première observation de cette espèce date de 1982 à Claveisolles (69) où j'avais installé un nichoir, bricolé avec de vieilles planches de pin, dans un petit jardin privé. Alors que je m'attendais à ce qu'il soit occupé par des Mésanges charbonnières *Parus major*, souvent les premières à profiter de ces gîtes, j'eus la joie d'y voir ce très bel oiseau, d'abord le mâle venu visiter l'installation, puis la femelle qui y mena à bien sa nichée en contribuant activement au nourrissage, le mâle semblant y participer très peu.

En 1998, j'installais un nichoir à Martinets, sous le rebord d'un toit orienté au sud, à environ 6 mètres de hauteur, dans une maison située en bordure du grand lotissement des Verchères à Marcy l'Etoile. L'emplacement, s'il n'était pas idéal pour les Martinets noirs *Apus apus*, semblait optimal pour les passereaux cavernicoles, en bordure d'un jardin très calme et bien arboré, lui-même longé par un chemin rural bordé de grands chênes, de frênes et de haies d'aubépines, églantiers, prunelliers, fusains, viornes, cornouillers, avec au-delà, un petit verger,

une grande prairie et un champ cultivé où j'avais découvert en 1989 le premier couple d'Oedicnèmes criards *Burhinus oedicnemus* du secteur !

Plus largement, les communes de Marcy l'Etoile et Sainte-Consorte sont assez favorables au Rougequeue à front blanc, avec des biotopes variés : vallons boisés, haies vives nombreuses, pâtures à chevaux, prairies de fauche, cultures céréalières extensives, mares, bosquets, jardins et parcs bien arborés (TISSIER 2000).

Cependant, durant deux années consécutives, mon nichoir resta inoccupé, les mésanges en ayant de nombreux autres à leur disposition dans le lotissement et les Rougequeues noirs préférant construire leur nid sur des poutres ou dans des trous de murs. Quant au Rougequeue à front blanc, il avait déjà été noté dans ce jardin : une

femelle les 13 et 14 avril 1993, un mâle chanteur du 15 mai au 2 juin 1993, avec observation du nourrissage d'un jeune le 4 juillet, un mâle (le même ?) les 2 et 16 avril 1994, un chanteur le 7 mai 1995 et le 18 avril 1996, encore un mâle dans le chemin rural du 25 avril au 3 mai 1998, entre autres observations...

C'est en 2000 que le nichoir allait enfin être adopté par un couple de Rougequeues à front blanc ! Le 20 avril, j'observais deux mâles côte à côte dans le jardin !... Puis enfin, le 1^{er} mai, un couple y était présent et la femelle entra dans le nichoir...

Le 20 mai, les allées et venues des deux adultes prouvaient que l'éclosion avait eu lieu et que le nourrissage avait commencé.

Stupeur le 29 mai puisque, au matin, la femelle était trouvée morte sur le gazon, à dix mètres de son nid ! Le corps de l'oiseau ne portait pas de blessure apparente et la cause de la mort n'a pu être établie.

Inquiet pour les poussins, j'observais alors attentivement ce qui allait se passer... Le mâle nourrissait bien encore ses jeunes. Et heureusement, les jours suivants, il continuait sa tâche, seul et à une bonne cadence, puisque les intervalles entre deux nourrissages étaient souvent de l'ordre de 2 minutes, avec un maximum noté de 5 minutes et un minimum de 11 secondes seulement !

Le 3 juin, entre 18 et 20 heures, ce sont au moins 6 oisillons qui s'élançaient, un par un, hors du nichoir. Le mâle avait donc bien réussi seul à terminer la phase de nourrissage au nid.

Pour la petite histoire, deux jeunes étaient revus nourris par leur père le 12 juin, alors qu'un second mâle adulte était noté aussi dans le jardin. Enfin, le 21 juin, un des jeunes était capturé puis relâché vivant par un chat, alors que le mâle était encore observé avec, cette fois, une autre femelle adulte. Le 13 juillet, le mâle était toujours présent dans le jardin, ainsi qu'une femelle, mais je n'eus plus de contact avec les jeunes.

Le 2 septembre, il y avait bien deux mâles dans le jardin, dont l'un sans noir à la tête, en plumage frais, peut-être immature, mais ce pouvait être des migrants de passage.

Lors du nettoyage du nichoir, aucune trace de poussin mort ne fut trouvée.

L'incubation des œufs (de 5 à 7 œufs en général) par la femelle durant de 12 à 14 jours, et le nourrissage au nid entre 11 et 15 jours, la ponte a donc eu lieu entre le 5 et le 7 mai. L'éclosion peut être située au 18-19 mai. Le nourrissage au nid aura été alors d'au moins 15 ou 16 jours, jusqu'à l'envol du 3 juin,

ce qui tendrait à montrer que la durée du nourrissage a été à l'extrémité haute de l'intervalle usuel (11 à 15 jours). Ceci est sans doute à mettre sur le fait qu'un seul parent a pu nourrir les oisillons pendant les 6 derniers jours.

L'espèce réalisant habituellement deux pontes par an, de début mai à fin juin (DUQUET 1993), il est possible que la femelle observée le 21 juin ait tenté une nidification à la fin de ce mois, mais aucun indice n'a pu en être relevé.

On pourrait aussi imaginer un cas de polyandrie, déjà envisagé chez cette espèce (DI NATALE 1998), du fait de la grande cadence de nourrissage, mais le temps de suivi cumulé fut suffisamment long pour exclure cette hypothèse, aucune observation de deux mâles ensemble n'ayant été faite pendant le nourrissage.



Alain RUFER

L'année suivante, un mâle (probablement le même) est observé dans le jardin dès le 4 avril. Il chantera jusqu'au 25 avril. Puis, le 26 avril, il est vu en compagnie d'une femelle, peut-être relativement âgée, puisque avec un plumage assez proche de celui d'un mâle. Les jours suivants, le couple entre régulièrement dans le nichoir. Le nourrissage est noté le 19 mai et l'envol des oisillons dut avoir lieu le 2 ou 3 juin 2001, donc à la même date, à un jour près, qu'en 2000, mais il a échappé malheureusement à l'observation. Le nichoir n'a plus été occupé depuis 2001.

Dominique TISSIER

Bibliographie :

CORA 2003 - *Atlas des oiseaux nicheurs de Rhône-Alpes*. CORA éditeur, Lyon.

DI NATALE B. (1998). Un cas de polyandrie chez le Rougequeue à front blanc le 14 juillet 1997 au Pouzin (Ardèche) ? *L'Effraie* n°13 : 13-14. CORA-Rhône, Lyon.

DUBOIS P.J., LE MARECHAL P., OLIOSSO G., YESOU P. (2000). *Inventaire des oiseaux de France*. Avifaune de la France métropolitaine. Nathan, Paris.

DUQUET M., (1993). *La faune de France, inventaire des vertébrés et principaux invertébrés*. Museum National d'Histoire Naturelle. ECLÉCTIS, Paris.

JONSSON L., (1994). *Les oiseaux d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*. NATHAN, Paris.

MULLARNEY K., SVENSSON L., ZETTERSTROM D., GRANT P.J. (2000). *L'album ornitho*. Delachaux & Niestlé, Paris.

TISSIER D. (2000). *Les oiseaux de Marcy l'Etoile*. Edité par l'auteur, Lyon.

Le Circaète Jean-le-Blanc *Circaetus gallicus* dans le Rhône

Bertrand DI NATALE

Morphologiquement, le Circaète Jean-le-Blanc est un grand rapace pâle aux ailes longues et larges (longueur : 62 à 72 cm, envergure : 162 à 178 cm, masse : 1800 g en moyenne). Son cou court et sa tête grosse et ronde évoquent celle d'une chouette. Elle contraste, ainsi que le haut de la poitrine brun foncé, avec le reste du dessous plus clair ; cette caractéristique rend son identification facile.

Les mains longues et arrondies lui confèrent une silhouette particulière en vol, les poignets apparaissant comme saillants lorsque l'oiseau plane en repliant les ailes. Il a le dessous du corps blanc sur lequel on remarque, en vol, des lignes nettement visibles s'il s'agit d'un individu foncé. Si l'oiseau présente un plumage clair, ces lignes sont invisibles et le dessous apparaît comme entièrement blanc à distance. Plusieurs barres traversent la partie inférieure comme supérieure de la queue, nettement visibles chez un oiseau foncé. La barre terminale est, généralement, la plus marquée (MULLARNEY, SVENSSON, ZETTERSTRÖM & GRANT 1999).

Le brun sur le dessus du plumage uniforme est plus ou moins foncé selon l'individu : il est plus chaud si l'individu est blanc dessous et réciproquement. Le Circaète, en vol plané circulaire, présente des ailes légèrement avancées et horizontales, rarement relevées comme celles de la Buse variable *Buteo buteo*. Les battements sont amples, puissants et souples. Grâce à ces critères, il est donc difficile à confondre avec d'autres rapaces. Le plumage des jeunes est sensiblement identique à celui des adultes, peut-être un peu plus clair, et, quand ils sont émancipés, il est très difficile de les identifier en l'absence de leurs parents.

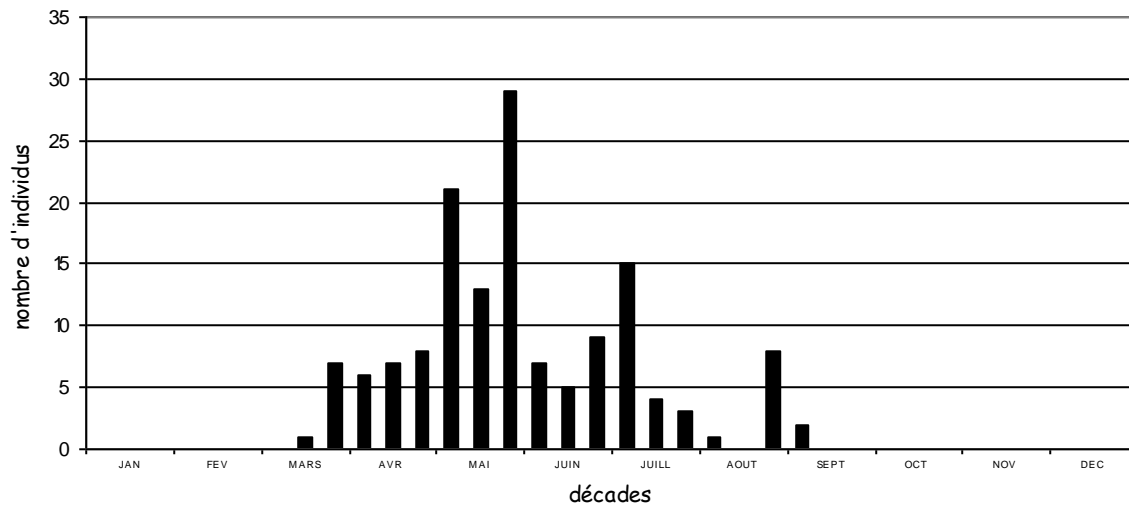
Espèce entrant dans la catégorie faunistique dite indo-européenne, sa répartition est surtout méridionale, l'espèce nichant principalement autour des mers Méditerranée, Noire et Caspienne. Son aire de répartition est hétérogène. Nichant jusque dans les zones tempérées d'Europe occidentale, il est absent en Europe centrale. Au sud-est, on le retrouve depuis les Balkans jusqu'en Inde, en passant par le Proche-Orient et au nord-est, depuis la partie orientale de la Pologne jusqu'au lac Balkhach à l'ouest de la Russie. La population occidentale est évaluée à 4500 couples, dont 2000 pour l'Espagne qui héberge le plus fort contingent en Europe.

En France, cette espèce se reproduit essentiellement au sud de la Vallée de la Loire, mais remonte vers le nord-est, jusqu'aux départements du Loiret, de l'Allier et de la Saône-et-Loire (MALAFOSSE & JOUBERT *in* THIOLLAY & BRETAGNOLLE 2000).

Cet oiseau est un voyageur au long cours qui traverse le Sahara afin de passer l'hiver en Afrique. Quelques rares oiseaux passent exceptionnellement l'hiver au sud de l'Europe. Les oiseaux arrivent en Europe de mars à mai et repartent entre la mi-août et la mi-octobre. Pour le passage pré-nuptial, le pic de migration se situe dans la seconde quinzaine de mars avec des dates extrêmes d'arrivée situées aux alentours du 20 février.

Quant au passage post-nuptial, le point de migration culminant se situe de la mi-septembre à début octobre, avec des dates extrêmes situées à la fin du mois d'octobre et qui concernent, alors, surtout des oiseaux qui se sont attardés au nid.

Fig.1 : Données de Circaète-Jean-le-Blanc de 1993 à 2002 dans le Rhône par décade



La figure 1 montre les dates des observations recensées dans la base de données du CORA pour le Rhône. On voit que les passages migratoires sont peu notés, car toujours très discrets pour cette espèce, et que les données (principalement de mai et juin) concernent surtout des oiseaux en période de reproduction.

Comme ce rapace a un régime spécialisé dit ophiophage, c'est à dire composé pour l'essentiel de serpents, sa présence est subordonnée à celle de ceux-ci qui ne sortent que dès l'apparition des beaux jours. C'est d'ailleurs pourquoi en Europe occidentale, en raison de la destruction des habitats naturels (due essentiellement à l'usage de nouvelles techniques agricoles et à l'emploi de nouveaux produits toxiques, etc.) et de l'urbanisation grandissante qui ont provoqué l'effondrement des populations de reptiles, son aire de nidification s'est fortement réduite ces cent dernières années.

L'espèce a disparu sur ses limites septentrionales d'autant qu'elle fut

persécutée directement par l'homme, comme la plupart des rapaces, entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle. Ce rapace nicha au nord de l'Allemagne pour la dernière fois en 1877, puis disparut de ce pays ainsi que du Danemark, de Belgique, de Suisse et d'Autriche. La limite de son aire de répartition recula ainsi de 1000 km plus au sud. Depuis la protection légale dont il fait l'objet en Europe, il n'a reconquis que certains territoires, là où les habitats naturels ont été maintenus. Mais partout où l'agriculture intensive s'est développée, il a du mal à se réinstaller, notamment en raison du manque de nourriture inhérent à la disparition des reptiles.

En France, où le nombre de couples est estimé entre 2400 et 2900 depuis l'enquête Rapaces 2000, le constat est identique. Néanmoins, le nombre de Circaètes fut constaté en augmentation sur certaines régions où l'espèce semblait vraisemblablement méconnue auparavant par défaut de prospection plutôt qu'en réelle augmentation. Cette espèce a pourtant réellement progressé sur certaines régions, plutôt montagneuses, touchées économiquement par l'abandon des activités agricoles. Les friches et les milieux incultes ont ainsi gagné du terrain, le favorisant, lui et ses proies.

C'est dans ce type d'écosystèmes, en milieu ouvert et à proximité de forêts où il peut nidifier que l'on trouve le Circaète Jean-le-Blanc. Il affectionne particulièrement les régions vallonnées, mais on peut parfois, notamment dans le nord de son aire de répartition, le trouver sur des plaines humides comme la Dombes, particulièrement dans des zones de prairies proches

des bois, pourvu qu'il y trouve des reptiles. Dans le sud, son milieu de prédilection reste les paysages rocailloux ou sablonneux secs, plus ou moins recouverts par le maquis. Les basses montagnes lui conviennent bien car elles sont à la base d'ascendances thermiques qui lui permettent de longs planés lui facilitant la recherche de nourriture.

Celle-ci, surtout constituée par des serpents non venimeux, c'est-à-dire des couleuvres, rarement des vipères, peut être agrémentée occasionnellement de petits rongeurs et de jeunes oiseaux, souvent lorsque les étés sont humides et frais, donc peu favorables aux reptiles. La recherche des serpents implique obligatoirement la couverture d'un territoire de chasse immense. Les densités sont ainsi généralement en moyenne de 0,05 couples pour 100 hectares, c'est à dire 5 couples pour 100 km². Les meilleures densités s'observent dans les régions méridionales et atteignent dans les milieux favorables jusqu'à 11-12 couples pour 100 km² (MALAFOSSE 1993-98). Les oiseaux chassent en pratiquant le vol sur place et se laissent tomber sur leur proie, parfois en piquant d'une hauteur de 400 mètres, les ailes à demi-repliées. Ils peuvent également chasser à l'affût du haut d'un perchoir. Les serpents sont tués instantanément, frappés à hauteur de la nuque. Les pattes écaillées du Circaète, ainsi que son plumage épais, le préservent des morsures. Doté d'une grande vivacité, il est adapté à ce genre de chasse, même s'il n'est pas immunisé contre le venin (GENSBØL 1993).

Les oiseaux ne semblent se reproduire qu'à l'âge de 3 ou 4 ans. Les partenaires d'un même couple se retrouvent d'année en année lorsqu'ils reviennent sur leur territoire au printemps. Le vol nuptial, surtout du fait du mâle au début de la saison de reproduction, généralement dans la seconde quinzaine de mars, est constitué par une série de fortes ondulations, dites en festons. L'oiseau monte avec les ailes grandes ouvertes, puis plonge en les agitant une ou deux fois. Le couple accompagne ses parades de cris flûtés assez mélodieux.

L'aire est construite par les deux parents sur une branche latérale ou à la cime d'un arbre dégagé. La hauteur du nid est très variable et fonction du relief du sol, comprise entre 2,5 et 32 mètres. Dans les régions au relief accidenté, les oiseaux s'installent le plus souvent au flanc d'une colline ou d'un ravin. Ils nichent rarement au-delà de 1000 mètres d'altitude, mais une aire a été trouvée

jusqu'à 1600 mètres dans les Alpes où ses densités sont jugées respectables. L'essence préférée par le Circaète Jean-le-Blanc pour l'emplacement du nid reste le Pin sylvestre, mais parfois un bouleau, un pin noir, un sapin, un chêne (pédonculé, pubescent ou vert) ou un if (nid à 2,5 m de hauteur en Savoie) peuvent faire l'affaire.

La femelle pond, généralement dans la première quinzaine d'avril, un seul oeuf. C'est surtout elle qui le couve durant environ 45 jours. L'oiseau s'envole en moyenne à 75 jours. Les jeunes oiseaux semblent suivre leurs parents en migration. Le taux d'échec oscille selon les années, les régions et même, selon l'expérience des couples, entre 25 et 50 %. « Ainsi, dans l'Ain, un couple a produit 11 jeunes à l'envol en 11 années, tandis qu'un autre n'a produit que 2 jeunes à l'envol en 9 ans » (WAILLE 1987). L'échec est surtout lié au manque de nourriture généralement occasionné par un printemps humide et frais.

Très rarement, les oiseaux font l'objet de prédation : le Grand-Duc d'Europe *Bubo bubo* peut occasionnellement attaquer un adulte et l'Aigle royal *Aquila chrysaetos* ou la Martre des pins *Martes martes* prélever le poussin au nid. Le dérangement humain favorisé par l'ouverture de nouvelles pistes forestières ou la pratique du vol libre sont des sources de perturbations plus importantes pouvant provoquer l'abandon du nid. Le Circaète Jean-le-Blanc recherche ainsi les zones les plus sauvages et à l'écart des humains.

Dans le département du Rhône, où les oiseaux arrivent le plus souvent dans la première quinzaine de mars, très peu de cas de reproduction certaine sont relevés car les oiseaux sont

d'une très grande discrétion. Quelques jeunes non émancipés sont parfois observés quémandant de la nourriture à leurs parents. Le plus souvent, on observe des oiseaux isolés ou en couple au-dessus des territoires de chasse. Comme ces derniers sont très étendus, il est difficile de tirer un estimatif précis, d'autant plus qu'ils se chevauchent comme l'atteste cette observation du 25/03/2001 où trois oiseaux ont été observés paradant et chassant au-dessus de la même lande sur le secteur de Beaujeu. La fourchette d'estimation oscille ainsi entre 18 et 32 couples. L'enquête Rapaces 2000 a toutefois permis de mettre en évidence les zones de prédilection de ce rapace au sein du département. L'espèce se localise sur les massifs forestiers thermophiles au bord desquels se trouvent des zones de landes ou des pelouses sèches d'un attrait particulier pour les reptiles. Elle est présente sur les contreforts du Pilat, au sud du département, mais aussi dans les Monts du Lyonnais et sur le Beaujolais. Ses densités se resserrent sur les parties les moins urbaines ou sur les zones où subsistent de vastes landes comme dans le pays mornantais et le Haut-Beaujolais. Il est, en revanche, jugé peu commun sur les secteurs boisés et d'altitude au sud de Tarare, peut-être trop froids, humides, fermés, où les landes sont peu nombreuses. Il est nicheur toutefois sur le Crêt d'Arjoux (Ch. MALIVERNEY *comm. pers.*).

Il semble totalement absent du Val de Saône : les écosystèmes y sont trop ouverts, constitués de prairies humides pauvres en reptiles et sans forêt.

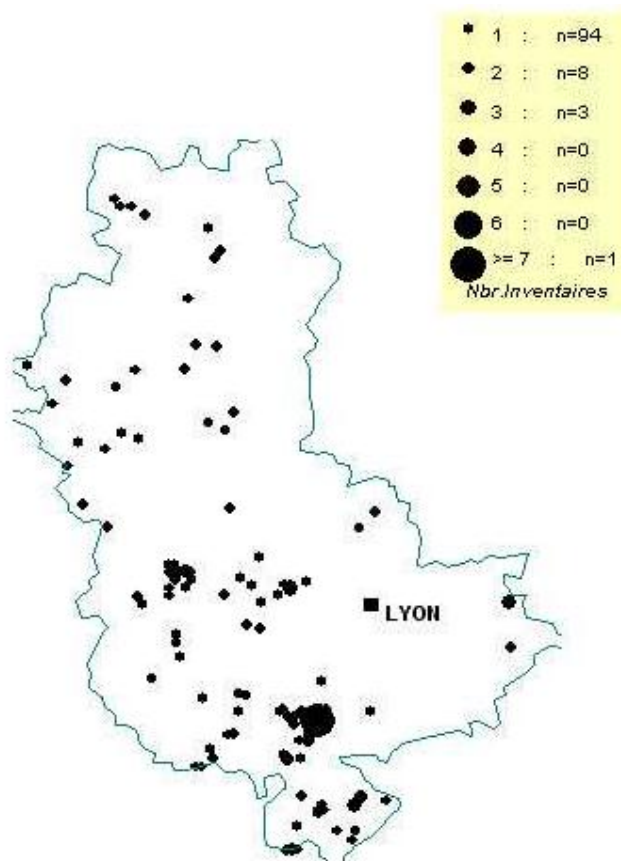


Fig. 2 : Répartition des données de Circaète Jean-le-Blanc dans le Rhône (de 1994 à 2001), base de données CORA-Rhône

La carte de la figure 2 montre les principaux secteurs occupés par l'espèce, avec toutefois un biais fort dû à la pression d'observation, comme par exemple sur le plateau mornantais où les oiseaux observés sont très probablement des individus en chasse venant des monts du Lyonnais et d'Yzeron, voire du Beaujolais, mais aussi des contreforts du Pilat, alors que les zones de nidification sont moins prospectées.

Peu cité sur l'Est lyonnais, il semble que la raréfaction de cette espèce soit localement inhérente aujourd'hui à la pratique d'une agriculture trop intensive.

Notons que le Circaète n'est pas totalement absent du *Grand Lyon*. Il fait, depuis le secteur de Mornant, de brèves incursions sur le sud de l'agglomération lyonnaise, notamment aux alentours de Brignais, Pierre-Bénite et Oullins, probablement lors de ses pérégrinations de chasse.

En outre, il a probablement niché depuis 1996 sur le secteur des Monts d'Or où il peut trouver des milieux favorables sur les parties les plus sauvages comme aux alentours de la zone militaire du Mont Verdun. Les oiseaux sont assez souvent observés chassant, parfois au-delà de la Saône, jusqu'à proximité de Neuville-sur-Saône où subsistent quelques friches.

Protégé par l'Annexe I de la Directive Oiseaux et l'Annexe II de la convention de Berne, ce rapace, pour le Rhône, jugé dans ses densités maximales au regard de la pauvreté des populations de reptiles, ne progressera probablement pas en effectif à l'avenir. Tout au plus, il ne se maintiendra que sur les zones les plus préservées, où subsistent les dernières friches et landes à genêts du département, à condition que l'on ne dégrade pas son environnement.

L'intensification de l'agriculture et de la circulation routière provoquent l'anéantissement des populations de reptiles. Corrélativement à l'urbanisation qui réduit son espace vital, s'accroît la prolifération

des chats devenus harets et que nous avons vu capables de réduire à néant des noyaux de populations de serpents, lézards ou orvets. Il faudrait donc préserver les écosystèmes naturels en maintenant une agriculture traditionnelle extensive et en évitant également la fermeture des landes et des friches afin qu'il puisse toujours y chasser, cela en appliquant une politique de gestion forestière appropriée. Enfin, la visualisation des lignes électriques, la neutralisation des pylônes à moyenne tension, jugés dangereux et facteurs de déclin supplémentaires, s'avèrent une mesure de protection complémentaire dans les zones favorables au Circaète Jean-le-Blanc.

Bertrand DI NATALE

Bibliographie :

Base de données du CORA - M.R.E. Lyon.

CHEVALIER F. (2002). Inventaire des rapaces diurnes nicheurs. Enquête nationale 2000-2001 organisée par la mission F.I.R. / L.P.O. relayée par le CORA Isère : résultats du département de l'Isère. *Nouv'ailes*, 145. CORA-Isère, Grenoble : 7-11.

C.O.R.A. Drôme (2003). *Oiseaux de la Drôme, Atlas des oiseaux nicheurs de la Drôme*. CORA-Drôme, Romans : 311 pages.

C.O.R.A. Région (2003). Les oiseaux nicheurs en Rhône-Alpes. *Nouvel atlas des oiseaux nicheurs de Rhône-Alpes, 1977-2000*. CORA éditeur, Lyon : 336 pages.

DI NATALE B. (2001). Enquête nationale 2000-2001 ; estimation des populations de rapaces diurnes nicheurs en France : résultats d'enquête du département du Rhône. CORA-Rhône, Lyon.

FREGAT C. (1989). Migration près du Col de Malval. *Effraie* n° 7 : 54-60.

GENSBØL B. (1993). *Guide des rapaces diurnes d'Europe, d'Afrique du Nord et du Proche-Orient*. Delachaux & Niestlé, Lausanne : 400 pages.

GEROUDET P. (1965-1984). *Les rapaces diurnes et nocturnes d'Europe*. Delachaux & Niestlé, Neuchâtel : 427 pages.

JOUBERT Bernard (2001). *Le Circaète Jean-le-Blanc*. Editions Eveil Nature, Angoulême : 72 p.

MALAFOSSE J.P. (a 1993). Suivi des Rapaces forestiers en Lozère et dans le Parc National des Cévennes. *Le Circaète Jean-le-Blanc. Rapport d'activité 1992 et 93*; C.R.B.P.O./ P.N.C. : 9 p.

MALAFOSSE J.P. (b 1994). Suivi des Rapaces forestiers en Lozère et dans le Parc National des Cévennes. *Le Circaète Jean-le-Blanc. Rapport d'activité 1994*; C.R.B.P.O./ P.N.C. : 5 pages.

MALAFOSSE J.P. (c 1995). Suivi des Rapaces forestiers en Lozère et dans le Parc National des Cévennes. *Le Circaète Jean-le-Blanc. Rapport d'activité 1995*; C.R.B.P.O./ P.N.C. : 10 pages.

MALAFOSSE J.P. (d 1996). Suivi des Rapaces forestiers en Lozère et dans le Parc National des Cévennes. *Le Circaète Jean-le-Blanc. Rapport d'activité 1996*; C.R.B.P.O./ P.N.C. : 16 pages.

MALAFOSSE J.P. (e 1997). Suivi des Rapaces forestiers en Lozère et dans le Parc National des Cévennes. *Le Circaète Jean-le-Blanc. Rapport d'activité 1997*; C.R.B.P.O./ P.N.C. : 10 pages.

MALAFOSSE J.P. (f 1998). Suivi des Rapaces forestiers en Lozère et dans le Parc National des Cévennes. *Le Circaète Jean-le-Blanc. Rapport d'activité 1998*; C.R.B.P.O./ P.N.C. : 14 pages.

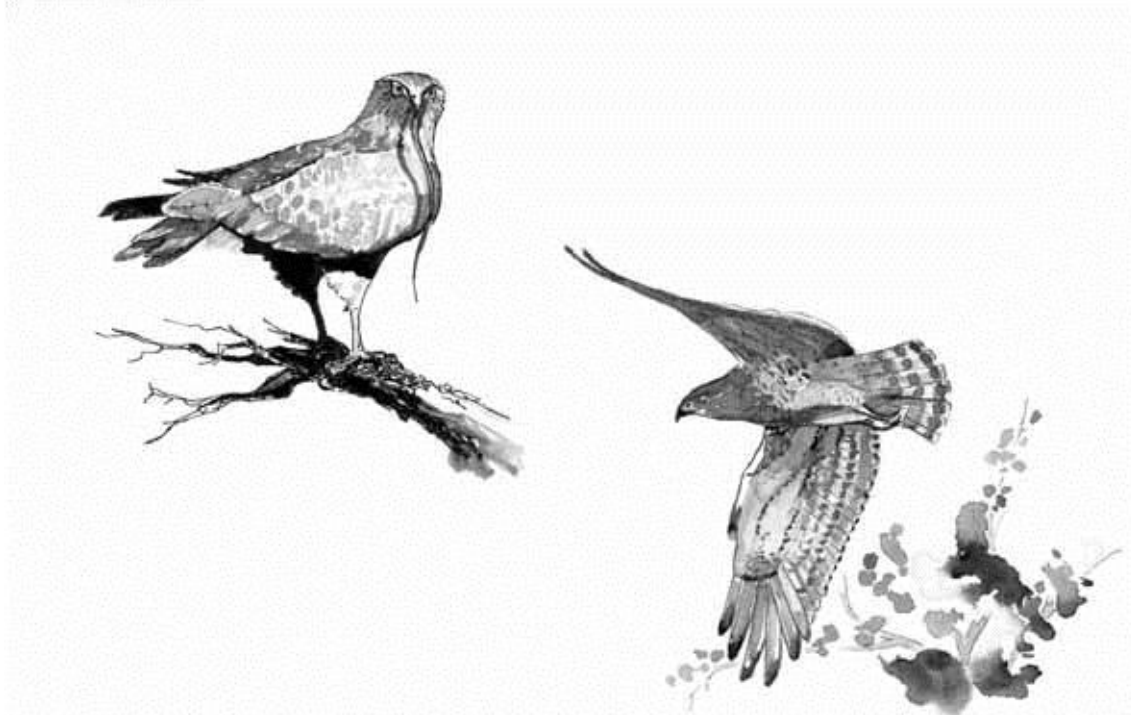
MULLARNEY K., SVENSSON L., ZETTERSTRÖM D. & GRANT P.J. (1999). *Le guide Ornitho*. Delachaux & Niestlé, Lausanne.

ROCAMORA G. & YEATHMAN BERTHELOT D. (1999). Oiseaux menacés et à surveiller en France. Listes rouges et recherche de priorités. Populations. Tendances. Menaces. Conservation. Société d'Etude Ornithologique de France / LPO, Paris : 560 pages.

THIOLLAY J.M. & BRETAGNOLLE V. (coord.) (2004). *Rapaces de France. Distribution, effectifs et conservation*. Delachaux et Niestlé, Paris : 176 pages.

WAILLE O. (1987). Le Circaète *Circaetus gallicus* dans l'Ain. *Revue du F.I.R.*, 13 : 45-46.

YEATHMAN-BERTHELOT D. & JARRY G. (1995). *Nouvel atlas des oiseaux nicheurs de France, 1985-1989*. Société Ornithologique de France, Paris : 776 pages.



A.R.